





Quelle chienlit ! Contre toute attente, les islamo-wokistes arrivaient en tête aux élections législatives et volaient la victoire et la vedette au parti, pourtant ultra-favori, des « pas racistes mais ». Effondrés, humiliés, même pas attendris par les pleurs de Mathieu Bock-Côté sur CNews, ces vrais patriotes s'étaient soudain retrouvés dans la peau des Italiens, en finale de l'Euro 2000, obligés de reboucher le champagne à cause de cette saloperie de but en or de Trezeguet. Le pays était déshonoré. Le pays était sali. Comme un gamin devant la vitrine du glacier, il avait décidé de composer une Assemblée nationale avec tous les parfums disponibles, transformant l'hémicycle en un machin multicolore et imbouffable. Et tandis que la France plongeait dans l'incertitude politique, que les observateurs craignaient un scénario à la belge, lequel n'avait, dieu merci, rien à voir avec le kebab du même nom, Brendy Dupont se lamentait, debout dans le TER plein à craquer qui l'emmenait à la gare de Corbigny, à la lisière du Morvan, serrée entre deux Hollandais vêtus de tenues de cycliste moulantes et plus fluorescentes que l'urine d'un coureur du Tour de France.

Enfin, c'était la dernière étape de son voyage. Après huit heures de trajet et presque autant à se frayer un passage dans les souterrains puants de la ville lumière, elle quittait enfin Paris. Car toute patriote qu'elle était, Perpignanaise de souche, partisane farouche des plats au cochon et de la France aux Français, Brendy n'en détestait pas moins cette capitale pervertie, dont les fonctionnaires hors-sol dictaient au reste du pays ce qu'il devait fumer, boire et penser de Pascal Praud. Sans compter qu'en ce mois de juillet 2024, si on exceptait le verdict des urnes, quelque chose rendait Paris encore plus de détestable que Paris, et cette chose, c'était les 33e olympiades de l'ère moderne.

Olympiade... Quel mot majestueux pour désigner le bordel qui s'était abattu sur la métropole, avec ses stations de métro fermées, ses embouteillages monstres, ses hordes

d'athlètes étrangers débarquant en toute légalité et ses chambres d'hôtel à 800 € la nuit, punaises de lit incluses.

Mais le système ferroviaire du pays du fromage était ainsi fait, qui obligeait un voyageur souhaitant se rendre de n'importe quel point du pays à un autre de passer obligatoirement par Paris, qu'il le veuille ou non, un peu comme une jeune actrice française des années 90 par la garçonnière du réalisateur.

Brendy regardait le paysage champêtre défiler derrière la vitre, et se disait qu'elle était une sorte de reporter de guerre en terrain ennemi, envoyée au cœur de la campagne bourguignonne, dont on racontait, dans son Sud chéri, qu'elle était bourrée de Parisiens planqués, fomentant des plans woke à l'abri de bunkers climatisés installés sous leurs résidences secondaires.

« Pauvre France, » pensa-t-elle avec un brin de mauvaise foi, consciente qu'au même moment, la Californie n'était qu'un grand brasier, l'Inde rôtissait à 60°C et le Brésil était balayé par des torrents de boue charriant sans distinction néo-fascistes et progressistes en string ficelle.

Le climat était déréglé. La planète était une grand-mère atteinte d'Alzheimer, le cerveau cramé par les additifs alimentaires, incapable de se souvenir où et quand il fallait pisser. On était le 8 juillet et la météo annonçait de la neige à Broutigny-le-Fort, 450 mètres d'altitude, le bled où Brendy serait obligée de passer la nuit car aucun train ne daignait la ramener à Paris le jour même, et encore moins à Perpignan.

Quelques semaines plus tôt, en découvrant dans quel guêpier elle se fourrait, elle avait supplié son rédacteur en chef de lui épargner cette mission, un reportage débile sur les pépiniéristes des sapins de Noël du Morvan, destiné à leur lectorat de fans de romans à l'eau de rose. Cependant, Gino, qui dirigeait depuis plus de dix ans *Romantastic ! le mensuel de la femme romantique et coquine*, lui avait répondu en ces termes : « Il y a des enfants-troncs qui peignent des calendriers avec leur bouche, alors tu fais pas chier et tu vas faire ce reportage. »

Évidemment, vu comme ça, comment refuser ? D'autant que Brendy avait à peine vingt-cinq ans, qu'elle avait déjà obtenu de travailler depuis Perpignan alors que l'ensemble de la rédaction était à Paris, que c'était son premier poste, et que, cerise sur le gâteau, la crise de la presse écrite la mettait évidemment sur un siège éjectable dont il n'était pas conseillé de tripatouiller la manette. Elle s'était donc résignée et avait réservé un billet de train aller-retour Perpignan-Corbigny et une chambre au gîte de la Chevrette Borgne, établissement historique de la région mais dont le seul nom suffisait à lui donner des haut-le-cœur. Sans pouvoir s'en empêcher, elle visualisait un troupeau de chèvres atteintes de pelade, la langue pendant entre leurs dents tordues, bêlant jour et nuit autour de son lit pour pleurer le malheur de n'avoir qu'un œil. Ce qu'elle ignorait, car son père ne l'emmenait pas à la chasse, c'était qu'une chevrette n'avait rien à voir avec une chèvre ; c'était seulement la femelle du chevreuil. Là où elle avait raison, en revanche, c'était que pour une chèvre ou pour un chevreuil, le fait d'être borgne ne rendait pas forcément jouasse.

La seule chose qui la rassurait, c'était qu'en dépit des magouilles, désistements et autres coalitions entre des chèvres, des choux, des torchons et des serviettes, le département de l'Yonne avait tenu bon, élu trois députés extrême-droitières parfumés aux bonnes fragrances de « on est chez nous », dont deux étaient plutôt bien gaulés. Alors qui sait ? Peut-être que même dans cette région avinée et septentrionale, un homme, un vrai, se cachait, et rongeaient son frein en souhaitant la venue d'une belle Occitane, jeune, providentielle et fertile.

Les roues du train grincèrent sur les rails et après un interminable freinage, la locomotive acheva sa course contre un muret équipé d'un heurtoir. Au-delà, il n'y avait rien

d'autre que des arbres, des troncs et la sauvagerie féroce de la nature, nue, mais pas trop, pour pas choquer les plus jeunes (on est en 2024, je vous rappelle). C'était le bout de la ligne, le bout du monde.

Brendy s'extirpa du wagon, manqua de se tordre la cheville quand l'un de ses talons aiguille se ficha dans une fissure du béton, jura sur la vie de sa mère la pute fais chier, puis prit une grande goulée d'air frais tandis que le flot des voyageurs se déversait sur le quai. Cyclistes hollandais, randonneurs du Médoc, rastas blancs teuffeurs, bûcherons couperosés, se dispersèrent en quelques secondes, chacun semblant savoir où il allait, même s'il ignorait probablement pourquoi.

Au bout du quai, une masse de muscles et de crédulité brandissait un bout de carton sur lequel le mot BREDI était écrit dans une écriture débile et indélébile. C'était Dominique.

Brendy secoua la tête, leva au ciel des yeux consternés et trottina dans sa direction, en se demandant si elle ne vivait pas là son dernier voyage.

Elle ne croyait pas si bien dire. Enfin, penser. Enfin, on se comprend.

A suivre...



ecouée par les nids de poule et malmenée par les plaques de verglas, Brendy contemplait l'absence de paysage par la vitre du C15 de Dominique. De chaque côté de la route, des congères géantes lui faisaient penser aux murs d'une prison à ciel ouvert, leur couleur blanche lui évoquait de la cocaïne et, par association d'idées, le destin du petit Gabin, un gosse surdoué qu'elle avait baby-sitté, quelques années plus tôt, chez un couple de bobos gauchos insupportables mais qui payaient bien. Ceux-ci destinaient leur progéniture à HEC et à un avenir glorieux. Cependant, quand il fut âgé de 11 ans, et juste après le visionnage du film *Spring Breakers*, le gosse avait décidé de plaquer le collège pour se consacrer au trafic de drogue et au grand banditisme, filière bien plus fun et lucrative, d'après lui. « Il vaut mieux vivre pour de vrai un *spring break* permanent qui finira dans le sang que de se faire chier pendant cinquante ans dans un boulot à la con, » avait-il décrété. Ses parents, évidemment adeptes de l'éducation positive, et terrifiés à l'idée d'entraver son bonheur et son bon développement, l'avaient accompagné dans son projet. Sa mère purgeait actuellement une peine de 137 ans d'emprisonnement aux Philippines, après avoir été arrêtée à l'aéroport de Manille avec 30 kilos d'héroïne dans son bagage à main. Quelle ironie, avait pensé Brendy, en se souvenant de la soufflante qu'elle s'était prise par cette même bonne femme le jour où elle l'avait surprise en train de piquer une lichette de whisky dans leur bar.

— Vous savez dire autre chose que oui ou non, Dominique ? demanda Brendy.

— Oui, répondit Dominique.

Mais avant que Brendy puisse décider s'il s'agissait d'un trait d'esprit ou d'une boucle de connerie, tous ses muscles se contractèrent. Elle poussa un cri tellement strident que si Donald Trump l'avait entendu, il aurait foncé en prison directement pour se mettre à l'abri.

— Attention !

Dominique donna un coup de volant, le C15 glissa sur la chaussée glissante et finit par s'encaster dans le tas de neige neigeux sur le bas-côté. Les deux passagers descendirent, sonnés mais indemnes. Brendy secoua la tête pour se débarrasser de la poudreuse dont elle était couverte.

— Réchauffement climatique, mon cul, lâcha-t-elle.

Derrière, à une dizaine de mètres du véhicule, une forme ronde était recroquevillée sur la chaussée. Brendy fonça dans sa direction avec la même modération qu'une attaque israélienne sur Gaza.

— Non mais ça va pas, beugla-t-elle. Vous êtes complètement tarée de marcher au milieu de la route comme ça !

La forme, sur le sol, en position de fœtus, tremblait et murmurait, visiblement traumatisée. Ça ressemblait à une jeune femme, la vingtaine, les cheveux noirs et courts, vêtue d'un jean rose, d'une polaire de chez Décathlon, de grosses chaussures de randonnées aux pieds, et portant un sac à dos qui devait peser deux fois son poids.

Quand Brendy s'approcha, elle remarqua que la gamine ne pleurait pas, ne priait pas le dieu quelconque auquel elle aurait cru, mais qu'elle avait le bras tendu et était en train de se filmer avec son téléphone, chuchotant, les yeux exorbités.

Brendy lui donna un coup de pied dans la cuisse.

— Oh ! Je te parle !

— J'entends encore mon cœur qui bat, continuait la fille. J'ai cru que j'allais mourir. Il a foncé sur moi. Je sais pas s'il voulait me tuer ou bien si quelque chose, une force, un esprit, a pris possession de lui pour le forcer à me renverser.

— Mais arrête ça, putain !

La fille par terre interrompit son enregistrement et se redressa.

— Vous avez niqué ma story, dit-elle.

Puis, se débarrassant de son sac, elle bondit sur ses pieds, téléphone portable braqué devant elle, et courut vers le C15 que Dominique était en train d'extraire de la neige.

— Oh ! Attendez ! J'ai pas filmé ! Remettez-là dans la congère, je vais faire un live ! Essayez d'avoir l'air démoniaque. Non, pas abruti, démoniaque !

A suivre...



L' influenceuse prétendait s'appeler PétuniaLove. Elle se définissait comme she / her / elle / sagittaire / singe de bois / loyale bonne / lapis-lazuli / orge himalayen / éther / feu / ciseaux. Elle était dans le Morvan pour enquêter sur une mystérieuse disparition dont elle ne voulait rien dire afin de ne pas se faire piquer son sujet par un autre influenceur. Dans le monde de l'influencement, la concurrence était rude. Chaque idée originale valait une petite fortune car chaque nouvelle intrigue permettait autant de placements de produits qu'une ribambelle de marques rémunérait grassement sans se soucier une seconde du retour sur investissement. Après tout, qu'on mette son fric dans des affiches placardées sur des bus à Paris ou sur une vidéo absconse diffusée par une gogol sur les réseaux sociaux, le résultat était sensiblement le même : personne n'achetait leur truc, mais des milliers de personnes le voyait, savaient qu'il existait, et c'était bien suffisant pour rassurer les actionnaires.

PétuniaLove prospérait sur cette imposture. Qui pouvait l'en blâmer ? Entre la gare et sa quasi-collision avec le C15 de Dominique, elle avait réalisé trois stories Insta-Facebook-TikTok, vantant les mérites d'un baume à lèvres, de lunettes de soleil adaptées à la luminosité violente des conditions neigeuses et d'un tampon hygiénique très confortable même en cas de chute sur une route cabossée du Morvan.

— Une vraie journaliste ? s'étrangla PétuniaLove après les présentations. Vous êtes sur un gros coup, je le sens. Ça vous dérange pas si on mène l'enquête à deux ? En additionnant nos followers, ça va taper fort.

Brendy expliqua à la jeune femme qu'elle était une journaliste traditionnelle, que ses articles paraissaient dans un magazine imprimé sur du papier que les abonnés recevaient dans leur boîte à lettres, et qu'elle n'avait donc aucun follower. D'ailleurs, elle n'était inscrite à aucun réseau social, à l'exception de Truth Social, parce que tout le reste était perverti par la propagande communiste, chinoise et probablement extra-terrestre. PétuniaLove tourna de l'œil et s'écroula sur le champ et sur la route, victime d'un malaise vagal.

— Le mieux, c'est qu'on la laisse là, dit Brendy.

— Non, fit Dominique, avant d'ouvrir la porte arrière du C15, d'y balancer le sac à dos de l'influenceuse, puis l'influenceuse elle-même, sans plus de ménagement.

La camionnette fila sur la départementale gelée et, trois quarts d'heure plus tard, se gara devant l'auberge de la Chevrette Borgne, une bâtisse à deux étages faite de rondins de bois, sur la devanture de laquelle pendait une enseigne en fer forgé représentant probablement une chevrette borgne.

— Allez, foutez le camp, dit Brendy tandis que PétuniaLove sortait du véhicule.

— Ah mais non, s'exclama la jeune femme. C'est justement là que je dors !

— Oui, dit Dominique.

À suivre...



*D*ans le hall de l'auberge de la Chevrette Borgne, les deux cyclistes néerlandais étaient déjà en train de se faire enregistrer, devant un comptoir en bois brut qui servait de réception et sous lequel s'affairait Jacqueline, une femme d'une soixantaine d'année, à la blondeur moyennement naturelle, patronne, réceptionniste, cuisinière et femme de ménage de l'établissement.

— Bon dieu, comment ils ont fait pour aller plus vite que nous ? éructa Brendy. Ils foutent du kérosène cru dans leur fromage, ou quoi ?

La question étant rhétorique, PétuniaLove n'y répondit pas et suivit Brendy, qui se positionnait derrière les cyclistes en poussant déjà de bruyants soupirs d'exaspération tout en essayant de capter le regard de Jacqueline entre les lycras fluo.

— Je suis désolée, disait cette dernière, vous pouvez encore m'épeler votre nom ?

Et tandis que les Hollandais se noyaient dans un torrent de consonnes liquides, Brendy perdit ses nerfs, joua des coudes, et finit par carrément pousser les deux touristes pour prendre leur place au comptoir.

— Maintenant, les Bataves, vous dégagez, cria-t-elle en braquant sur eux un doigt accusateur, au mépris des conseils du prophète Isaïe. J'ai pas que ça à foutre, moi. Pas question que je reste ici plus de vingt-quatre heures.

— Le terme « batave » est relativement modérément raciste, intervint PétuniaLove.

Jacqueline se redressa, soulagée de se débarrasser, même temporairement, des deux étrangers hermétiques. Sur sa poitrine, elle portait un badge de bois sur lequel son prénom était pyrogravé, peut-être pour donner l'illusion qu'il y avait plus d'un salarié dans cette entreprise.

— Bonjour madame, dit Jacqueline. Bienvenue dans notre auberge. Vous aviez réservé ?

— Brendy Dupont, dit Brendy.

Le sourire de Jacqueline se figea et son œil droit papillonna. Elle ne panait visiblement rien, du fait de l'accent catalan à couper au couteau suisse de Brendy.

— Regardez à Dupont, intervint PétulaLove. Juste Dupont.

Jacqueline tourna les pages de son registre, relié avec la fourrure d'on ne savait quel animal nuisible, puis reprit des couleurs.

— Ah, voilà ! Madame Dupont. Je ne savais pas trop comment ça se prononçait, Brendy.

— Brendy, dit Brendy.

— Brendy ? demande Jacqueline.

— Non, Brendy, corrigea Brendy.

— Ah, entendu. Spontanément, j'aurais plutôt dit Brendy.

— Non, certainement pas. Pourquoi pas Brendy tant que vous y êtes ?

— En effet, je suis bête. Brendy, donc.

— Oui, voilà. Brendy. À cause du « y ».

Jacqueline posa sur le comptoir une clé, dont le porte-clés ressemblait tellement à un morceau de patte de chevreuil que c'en était sûrement un, et déclara :

— Madame Dupont, bienvenue à l'auberge de la Chevette Borgne !

À suivre...



L

La chambre de Brendy puait la mort, le spray O'cedar et le cuir moisi, ce qui s'expliquait sans peine puisqu'elle était couverte de peaux d'animaux du sol au plafond. Tapis en poils par terre, tentures poilues au mur, assises et dossiers des sièges en fourrure ; même le dessus de lit était une peau de zèbre non taillée, comme si on l'avait retirée la veille du dos du pauvre animal. Brendy se demanda combien de bestioles il avait fallu buter pour décorer sa chambre. Dix ? Vingt ? Était-ce l'œuvre de Jacqueline ?

Elle jeta son sac sur le lit en se demandant comment elle allait réussir s'endormir dans pareil cloaque. Elle prit note mentalement d'acheter une ou deux bouteilles de gin, pour peu que du véritable alcool existe dans cette région de buveurs de jus de raisin frelaté, puis elle se précipita dans la salle d'eau.

Elle n'avait pas de temps à perdre. Il fallait qu'elle se rende le plus vite possible dans la pépinière, qu'elle récolte un maximum d'anecdotes et de photos afin d'avoir assez de matière pour son article et prendre le premier train demain matin. Si tout allait bien, dans vingt-quatre heures, elle serait de retour chez elle, dans sa véranda ombragée, la clim à fond, avec son chat Jean-Marie sur les genoux, à se féliciter d'avoir mis six cents kilomètres entre elle et une peau de zèbre pourrie.

Elle ouvrit le robinet, s'aspergea le cou, s'essuya et revint dans la chambre.

Pour la deuxième fois de la journée, elle hurla de toutes ses forces.

De l'autre côté de la vitre, qui donnait sur l'extérieur, une abominable créature l'observait à moitié. Brendy entendit des pas courir dans le couloir et on frappa à sa porte.

— Madame Dupont ? demanda Jacqueline. Vous allez bien ?

— Entrez ! ordonna Brendy, le doigt tendu vers la fenêtre.

Jacqueline la rejoignit au pas de course mais s'apaisa aussitôt.

— C'est quoi, cette horreur ? demanda Brendy, pointant toujours la créature au pelage inégal, à l'œil mutilé et aux lèvres pendantes.

— Mais voyons, c'est Gisèle ! rigola Jacqueline. C'est la chevrette borgne.

— Je croyais que cette auberge existait depuis des années. Elle est pas morte depuis le temps ?

— Non, enfin, si. La première chevrette borgne appartenait à mon grand-père. Il l'a percutée avec sa camionnette et il l'a recueillie parce que le congélateur était déjà plein. Il croyait qu'elle avait perdu son œil dans l'accident, mais quand elle a fait des petits, ils étaient tous borgnes, eux-aussi. Gisèle, c'est l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de celle qui a donné son nom à cette auberge.

Brendy fit une moue dépitée. Non seulement cette histoire était ridicule mais en plus, elle lui était d'aucune utilité. Les lectrices de *Romantastic !* n'avaient que faire des chevreuils, estropiés de surcroît.

— Est-ce que le gars de la pépinière est arrivé ? demanda la journaliste.

— Jean ? Oui, je crois que j'ai vu son camion sur le parking.

Jacqueline parla soudain à voix basse.

— Vous savez, dit-elle. Jean, c'est un bon garçon, mignon, et tout ce qui va avec. C'est un peu un sale gauchiste écolo, mais mignon. En revanche, si vous voulez un conseil, vous approchez pas de sa mère. Marie-Mireille, elle est complètement timbrée.

Et derrière la vitre, comme pour appuyer cette affirmation, Gisèle fit un clin d'œil. Ou peut-être pas.

À suivre...



*J*acqueline reconduisit Brendy dans le hall d'accueil en passant par la salle de restauration. Celle-ci était meublée de longues tables de bois vernis et de bancs si immenses qu'on aurait pu y asseoir tous les anciens candidats de Koh Lanta. Sur les murs, mais aussi sur la plupart des meubles, une quantité terrifiante de trophées de chasse empaillés dardaient leurs yeux de verre sur les visiteurs. Cerfs, lapins, faisans, blaireaux, belettes, renards, attendaient la fin de l'éternité, ou le début de la prochaine brocante, figés dans des postures inutilement solennelles, puisque, de toute évidence, il était trop tard pour se la péter.

— C'est quoi, ça ? demanda Brendy en montrant la tête d'un énorme sanglier sur la défense duquel pendait un lambeau de tissu maculé de taches brunes.

— Ah, lui, fit Jacqueline avec un rictus de haine au coin des lèvres. Ce petit salaud a bouffé toute une classe de CP. C'est Dominique qui a finalement réussi à le dégommer. C'était six mois plus tard, et le cochon se baladait toujours avec le t-shirt d'un des gosses entre les dents. Le taxidermiste l'a laissé. Une sorte d'hommage, si on veut.

Brendy se dit qu'il lui faudrait au moins cinq ans de psychanalyse pour chasser de sa tête cette image et elle était encore en train de calculer combien ça lui coûterait, mutuelle déduite, quand elle atteignit le hall. Elle marqua un temps d'arrêt et s'immobilisa, la bouche entrouverte, à la vision d'un jeune homme athlétique qui attendait près de la porte d'entrée.

— Salut, Jean, dit Jacqueline.

Jean avait la vingtaine, les cheveux noirs comme le péché, le visage lisse et anguleux, la mâchoire carrée, des yeux d'un bleu de lagon et une musculature qui gonflait idéalement sa combinaison de travail vert sapin (comme par hasard), dont la fermeture éclair était ouverte sur un t-shirt blanc, moulant des pectoraux tout ronds. Quand il sourit à Jacqueline, ses lèvres fines révélèrent des dents étincelantes, dont la blancheur rendait la neige grisâtre en comparaison. « Mon dieu, pensa Brendy, on dirait Jordan avec les yeux bleus. »

Elle marcha, comme au ralenti, dans sa direction, flageolant sur ses talons hauts, la main tendue devant elle, incapable de détacher son regard de la silhouette apollinienne qui lui

faisait face. Elle ne remarqua même pas PétuniaLove, affalée dans un fauteuil entièrement conçu en bois de cerf, faisant défiler *ad nauseam* des vidéos TikTok.

— Brendy Dupont, bafouilla Brendy Dupont, quand sa peau entra en contact avec celle de Jean, si douce et si ferme, sa poigne solide se refermant sur ses petites phalanges vaincues.

— Jean, dit Jean. Alors c'est à vous que je dois montrer ma pépinière ?

— Oui, s'il vous plait, le pria Brendy. Montrez-la moi vite.

À suivre...



*A*s'était remis à neiger sur Broutigny-le-Fort, ce qui n'empêchait pas Jean de piloter son petit camion avec aisance, dérapant sur les voies verglacées, tel un Sébastien Loeb morvandiau, ballottant la pauvre Brendy qui s'agrippait tant bien que mal à la portière et au tableau de bord à chaque virage.

— De la neige en été, c'est quand même dingue, dit-elle, comme si tailler une bavette allait détourner ses pensées de ce qu'elle imaginait être sa mort prochaine, expulsée par le pare-brise, les membres brisés et le crâne concassé contre l'un des millions de troncs et de rochers qui bordaient la route.

— Pas trop, dit Jean de cette voix grave qui faisait vibrer un petit nerf très sensible dans la poitrine de Brendy. En fait, ici, il neige presque tout le temps.

— Quand est-ce qu'il...

Un nid de poule secoua le camion.

— ... ne neige pas ?

— À Noël. C'est idiot, mais c'est comme ça. C'est pour ça qu'on a changé la date.

— Quelle date ?

— Vous allez voir, dit Jean, un éclair de malice s'éclairant dans ses yeux malicieux.

Et en effet, en entrant dans le centre-ville de Broutigny, Brendy constata que le petit village bourguignon était entièrement décoré aux couleurs de Noël. Les rues étaient parées de guirlandes, les commerces arboraient de gros sucres d'orge bicolores sur leurs devantures garnies de branches de sapins, tandis que d'immenses épicéas, couverts de boules dorées et argentées, étaient disposés à chaque coin de rue.

Le cœur de Brendy se serra. Comme frappée par un sortilège, elle crut soudain qu'elle avait traversé la frontière qui séparait la réalité du monde télévisuel pour atterrir au cœur de l'un de ces téléfilms qui décrivait le monde magique des fêtes de fin d'année américaines,

nappé des chants joyeux de chorales d'enfants en parkas et bonnets de laine, du tintement des cloches agitées par des Santa Claus bedonnant, un univers de liesse, de bonté, d'espoir, seulement entrecoupé de quelques pubs pour les serviettes protégeant des fuites urinaires.

— Oh, Jean, dit Brendy. Mais c'est féérique !

— Le soir, quand tout est illuminé, c'est encore plus joli, confirma le jeune homme. On est comme ça, nous, les Broutignons. Les petits coups durs de la vie, on les change en quelque chose de chouette, parce qu'on aime pas rester tristes trop longtemps. Il neige pas à Noël ? C'est pas grave, on fera Noël au mois de juillet. Notre maire est en prison pour zoophilie pédophile ? C'est pas grave, on arrêtera de poster des photos de chiots sur notre fil Facebook.

— C'est tellement mignon, confirma Brendy. Arrêtez-vous, je vous en prie !

Jean se gara le long du trottoir, devant la vitrine d'une chocolaterie derrière laquelle étaient empilées des pyramides de boîtes dorées, enrubannées de rouge. Brendy sortit du véhicule, fit quelques pas dans la neige, et se mit à tourner, bras ouverts, sous les flocons. Le même sourire niais était imprimé sur son visage et sur celui de Jean qui la regardait s'extasier face aux couronnes de sapin, aux bonhommes de neige joufflus et aux troupeaux rennes grandeur nature, fabriqués en guirlandes de LED multicolores.

Avant de remonter dans le camion, Brendy prit quelques clichés avec son téléphone en se disant qu'ils lui permettraient sûrement de convaincre Gino de revenir là pour un autre reportage. Et pourquoi pas pour deux ? Ou trois ?

Puis, bravant la neige qui tombait toujours plus drue, Jean conduisit le camion jusqu'à un sentier étroit serpentant entre des rangées de conifères majestueux. Peu de temps après, le véhicule dépassa un panneau gigantesque sur lequel était inscrit :

PEPINIERE JEAN PÉPIN

AVEC NOS SAPINS, VOUS N'EN AUREZ PAS

(ON A ARRÊTÉ LES POMMIERS)

À suivre...



uivant Jean dans les rangées de nordmanns, d'épicéas et de nobilis, Brendy avait toutes les peines du monde à se concentrer et à prendre des notes, saisie de vertige au milieu de ces milliers de petits arbres aux branches chargées de neige. Au lieu de contempler les pommes de pins, elle avait les yeux braqués sur les deux pommes rebondies qui ondulaient sous la combinaison de son guide.

— Vous faites ce métier depuis combien de temps ? réussit-elle tout de même à articuler.

— J'ai repris l'exploitation de ma mère, fit Jean. Elle est arrivée à Broutigny il y a vingt ans. À l'époque, c'était la forêt, ici. Heureusement, elle a tout coupé pour faire pousser nos arbres.

— C'est merveilleux, dit Brendy.

— Ouais, continua Jean. Aujourd'hui, tous ces cons de Parisiens nous collent des éoliennes partout. Ils se croient écolos mais d'abord, ces machins, ils sont fabriqués en Chine, et en plus, ça bousille tout le paysage.

— Quel paysage ?

— Bah celui qu'on voit quand on a coupé les arbres. Et quand il neige pas.

Ils continuèrent à marcher côte à côte dans la pépinière, s'extasiant sur les épines molles d'un bébé sapin, plaisantant sur les branches écartées d'un Pungens qu'ils comparèrent à Anne Hidalgo s'apprêtant à plonger dans la Seine. Juchée sur ses talons, et malgré sa maîtrise inhumaine de l'exercice, Brendy manqua de tomber une ou deux fois, mais Jean tendit toujours son bras salvateur, auquel elle s'accrocha avec un sourire complice, palpant au passage la fermeté de ses biceps.

Ils s'arrêtèrent à un endroit qui surplombait la plantation. La neige tombait si fort qu'on ne voyait pas le bout des rangées, comme si le monde entier appartenait à la pépinière Pépin. À cet instant, cela n'aurait pas déplu à Brendy. Elle frissonna, car le froid se faisait plus cuisant et aussi parce qu'elle était terrifiée par l'état dans lequel le jeune forestier la mettait. Elle fit mine de trébucher encore et s'accrocha au bras de Jean.

— Et la reproduction ? demanda-t-elle.

Un ange asexuel passa mais personne ne le vit à cause des intempéries.

— Puisqu'ils sont plantés, les pauvres, précisa la journaliste, comment vous faites pour faire se rencontrer les sapins mâles et les sapins femelles ? D'ailleurs, comme on appelle le sapin femelle ? Sapine ?

— Non, non, dit Jean. Il y a pas de mâles ou de femelles ici. Tous les sapins ont les organes des deux sexes. Il suffit de récolter les pignons qui sont dans les pommes de pins.

Brendy se dégagea brusquement.

— Attendez-voir, dit-elle. Qu'est-ce que vous racontez ? Vous voulez dire que vous élevez des sapins queers ?

— Non, pas queers, hermaphrodites. Monoïques, plus précisément.

Brendy fit un pas en arrière.

— Non mais c'est pas croyable, cria-t-elle. Comment voulez-vous que je fasse un reportage avec ça ? Bon dieu, je viens ici pour l'esprit de Noël, les traditions familiales, les lutins, l'amour de Jésus, et vous me dites que vos sapins sont à voile et à vapeur ?

— Ce sont pas mes sapins, corrigea Jean. Ce sont tous les sapins. C'est des arbres monoïques, c'est tout.

— Taisez-vous ! Ça suffit, maintenant, avec vos cochonneries woke ! Ce que je vous dis, c'est que je peux pas envoyer à ma rédaction un papier qui racontera que depuis deux mille ans, sans le savoir, toutes les bonnes familles chrétiennes célèbrent la naissance de Jésus en décorant dans leur salon un arbre transgenre !

— Monoïque.

— Et arrêtez de l'appeler Monique ! C'est un putain de sapin, un point c'est tout !

À suivre...



J

ean reconduisit une Brendy dépitée, dans son camion secoué par les trous dans la chaussée, mais aussi par les violentes bourrasques de la tempête de neige qui se faisait toujours plus puissante. En traversant le charmant centre-ville de Broutigny, en lieu et place des décorations féeriques, la Perpignanaise ne vit qu'un rideau blanc opaque derrière la vitre bombardée de flocons morvandiaux gros comme des pastèques de Floride.

Jean tirait la tronche, lui aussi, vexé que sa science botanique ait été à ce point méprisée, lui qui espérait bien impressionner cette belle Occitane en lui exposant les merveilles de l'arboriculture sapinière. Franchement ? Si le sexe de ses arbres posait problème, il lui suffisait de ne pas en parler. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire qu'un nordmann soit cis-genre, asexuel ou hermaphrodite ? Les enfants qui ouvriraient leurs cadeaux dessous n'allaient pas se changer subitement en petits Bilal Hassani s'égosillant sur du Dalida.

Les deux se séparèrent avec un au revoir poli mais aussi glacial que le vent qui soufflait devant l'auberge de la Chevrette Borgne. Ils ne se serrèrent pas la main et Brendy rejoignit l'entrée sans se retourner.

La soirée fut morose. Jean refusa de dire à sa mère ce qui n'allait pas, s'enferma dans sa chambre et relut le passage du *Seigneur des Anneaux* où les Ents, ces arbres géants anthropomorphes, attaquent Isengard et mettent la pàté aux forces du maléfique Saroumane.

De son côté, Brendy essaya de rédiger son article afin d'être débarrassée de cette corvée et, n'y parvenant pas, chercha à commander une bonne bouteille de quelque chose de fort au room service. Jacqueline lui répondit qu'elle était désolée mais que toutes les boissons étaient servies uniquement au bar de l'auberge, à la suite d'un incident remontant à 1982 et impliquant trois Polonais, deux Bretons et huit litres de ratafia.

— C'était pas joli-joli, vous voulez pas que je vous raconte ? demanda Jacqueline, derrière le bar auquel Brendy vint s'installer, quelques secondes plus tard, le verre de whisky déjà posé sur les lèvres.

— Moi je veux bien ! s'incrusta PétuniaLove en activant son enregistreur. Mes followereuses sont majoritairement abstinent.e.s et iels adorent toutes les histoires de boomeureuses qui romantisent l'alcool et finissent par mourir d'une cirrhose à 60 ans.

— Bon dieu, dit Jacqueline, qu'est-ce qu'il lui arrive ? Elle fait un AVC ?

— Non, dit Brendy, je crois qu'elle parle en inclusif.

— Et c'est grave ? Elle va mourir ?

— Oh, ça va ! intervint PétuniaLove. Le nouveau monde, il va falloir vous y faire. C'est fini les discriminations.

— En tout cas, vous m'épatez, dit Jacqueline. Ça m'étonne que vous soyez encore là.

— Où voulez-vous que je sois ? Je loge ici.

— Nan, c'est juste que généralement, les gosses comme vous, qui enquêtent dans le coin, restent pas longtemps.

La tempête faisait claquer sur leurs gonds les volets de bois fermés en un sinistre martèlement et en absorbant une autre gorgée, Brendy pensa aux clous qu'on enfonce dans le couvercle d'un cercueil. Voilà à quoi ressemblait cette soirée, voilà à quoi ressemblait son séjour. Elle ne s'attendait pas à mieux mais l'espoir fugitif qu'avait représenté Jean, la conduisant au milieu des magnifiques décorations, rendait son dégoût encore plus cuisant.

— D'abord, dit Jacqueline, il y a eu un influenceur qui est venu ici. Il faisait le tour du monde des lieux les plus paumés, ou chais pas quoi. Une chose est sûre, il en a trouvé un, parce qu'il est entré dans la forêt et on l'a jamais revu. Deux mois plus tard, un autre gonze a débarqué. Il avait un podcast où il enquêtait sur des affaires criminelles et il venait pour retrouver le premier toto. Il a posé deux, trois questions aux gens du village, puis il est entré dans la forêt, et devinez quoi ?

— On l'a jamais revu, dit Brendy d'une voix blasée.

— Bingo ! fit Jacqueline en la réservant. Mais c'est pas fini. Parce que deux mois plus tard, une fille s'est pointée. Elle avait un podcast d'histoires étranges et surnaturelles et elle avait entendu dire que des gens disparaissaient mystérieusement dans ces bois maudits. Elle a posé deux ou trois questions, elle s'est enfoncée dans la forêt et belote, rebelote et dix de der.

— On l'a jamais revue, ponctua Brendy.

— Exactly ! s'exclama Jacqueline en faisant claquer sa langue. Et ainsi de suite. Ça fait au moins dix ans que des influenceurs viennent ici pour enquêter sur la disparition de celui d'avant. Je sais pas combien ils sont là-dedans mais, quand ça va dégeler, ça risque de pas être beau à voir.

— C'est bon pour le commerce, dit Brendy.

— Oui, il faut juste les faire payer avant qu'ils aillent dans les bois.

Elles éclatèrent d'un rire gras. PétuniaLove resta de marbre et interrompit l'enregistrement.

— C'est ça, rigolez, dit-elle. Quand j'éluciderai cette affaire et que je signerai un contrat à huit chiffres avec Netflix, vous pourrez ouvrir une autre bouteille en regardant ma série.

Sur le comptoir, posée juste à côté de PétuniaLove, une martre bicolore, clouée à un socle en forme de branche, semblait outrée, gueule ouverte, yeux écarquillés. Brendy et

Jacqueline, pour leur part, s'en cognaient pas mal et proposèrent de l'ouvrir tout de suite, cette fameuse autre bouteille. Ce qu'elles firent.

À suivre...



Quand Brendy souleva péniblement sa tête du comptoir du bar, elle crut d'abord que la tempête avait soufflé la totalité de l'auberge et qu'un morceau de poutre s'était fiché entre ses oreilles, la laissant vivante, bien que débile et hargneuse, telle une version féminine et sanguinolente de Cyril Hanouna. Sinon, comment expliquer un tel mal de crâne ?

Bien sûr, le whisky de la mère Jacqueline pouvait avoir joué un rôle, mais tout de même. Brendy n'était pas une petite nature. Son père, chasseur obtus, comme il se doit, et sourd aux recommandations de santé publique, l'avait initiée aux boissons fermentées dès l'âge de cinq ans, en même temps qu'il lui apprenait à manier le couteau papillon et à se méfier des gitans.

Elle entrouvrit les yeux et décela une lumière filtrant par les interstices des volets fermés. Il faisait jour. Cette information suffit à la requinquer car cela signifiait que l'heure de son départ était imminente et qu'elle allait enfin pouvoir foutre le camp de ce trou à rats, certes ravissant, mais trou à rats quand même.

Dans la salle, Jacqueline s'affairait et servait des lampées de café aux quelques hôtes attablés pour le petit déjeuner.

— Vous dormiez si bien, dit-elle en revenant vers Brendy. J'ai pas osé vous réveiller.

Brendy baragouina quelques syllabes que seule la martre empaillée sembla comprendre, exprimant la même stupéfaction que la veille, et que le lendemain aussi, d'ailleurs. Jacqueline versa du café dans une tasse, qu'elle posa devant Brendy. Celle-ci y transvasa ce qui lui restait de whisky et en avala une rasade. Elle s'éclaircit la gorge.

— Vous avez des Russes, ici ? demanda-t-elle en pointant une table du menton.

— C'est pas des Russes, dit Jacqueline.

— Ces deux gars qui portent des chapkas, qui s'enfilent de la vodka au p'tit déj et qui ont le drapeau de la fédération de Russie cousu sur leurs vestes militaires, c'est pas des Russes ?

Jacqueline se pencha et baissa la voix.

— Bon, ok, c'est des Russes, mais le dites pas trop fort. Ils sont là pour ingérer.

— Oui, je vois ça.

— Non, je veux dire ingérer, ingérer. Leur traducteur Google a dû déconner. Leur mission, c'est de faire preuve d'ingérence, vous voyez. Ils sont censés être là incognito pour mener des actions de déstabilisation des élections européennes.

— Mais c'était le mois dernier, les élections européennes.

— Chut ! Tant qu'ils s'en aperçoivent pas, ils restent ici à picoler et à passer leurs nuits à écrire des trucs en arabe sur les monuments et les portes des maisons. Ça coûte moins cher en nettoyage que la moitié de ce qu'ils lâchent en alcool fort dans les bistrotts du coin. Vous verrez, demain, si vous vous promenez dans le village.

— Demain ? s'insurgea Brendy. Je peux vous garantir que demain, je serai loin de vous et de vos Ruskofs vandales.

On entendit s'ouvrir la porte du hall et le rugissement du vent, ainsi que sa température arctique, s'infiltra jusqu'à la salle de déjeuner.

— Mais ma pauvre, fit Jacqueline. La tempête ne s'est pas arrêtée de toute la nuit. Les routes sont impraticables et il y a aucune chance qu'un train arrive à Corbigny avant que ça se soit calmé. Nom de dieu, c'est quoi, ça, encore ?

Tandis que la bouche de Brendy s'ouvrait pour déverser un torrent d'injures et d'imprécations, une masse blanche s'avança dans la pièce. C'était une chose humanoïde qui ressemblait à un bonhomme de neige très réaliste, avec deux bras, deux jambes et une tête difforme.

— Dominique, sors de là, cria Jacqueline, tu vas foutre de la neige partout !

La créature recula jusqu'au hall et se mit à effectuer des mouvements épileptiques, pareils à ceux d'un écologiste découvrant l'empreinte carbone de la chaîne YouTube de Camille Etienne. Des plaques de neige se décrochèrent de ses habits et, en effet, Dominique finit par apparaître.

— De la merde que je reste dans votre trou, dit Brendy. Dominique, t'as bien réussi à arriver jusqu'ici ?

— Oui, dit Dominique.

— Alors je vais chercher ma valise et on fout le camp maintenant.

Au même instant, une autre porte, qui menait aux chambres, s'ouvrit avec fracas. Tout le monde se retourna pour découvrir la petite silhouette de PétuniaLove, portant une espèce de combinaison de ski brillante rose bonbon, un bonnet de laine blanc avec un pompon argenté, des après-skis et des mitaines. Elle tenait une perche à selfie au bout de laquelle son téléphone, couvert d'une coque en moumoute fuchsia, enregistrait déjà.

— Moi, dit-elle, je vais dans les bois. Et je reviendrai pas tant que j'aurai pas résolu cette enquête... ou gagné cent mille followereuses.

À suivre...



*L*e C15 de Dominique semblait évoluer dans un univers entièrement blanc, comme au cœur d'un rêve d'Éric Zemmour. Dans l'habitacle gelé, Brendy frottait la vitre avec énergie, sans remarquer que la buée qu'elle essayait de retirer était déposée derrière sa propre rétine.

— Non, dit Dominique en pressant la pédale de frein.

La camionnette glissa sur quelques mètres et s'immobilisa. Devant le véhicule, émergeant du rideau neigeux, un quadrupède bloquait le passage.

— C'est normal, ça ? demanda Brendy.

— Non, répéta Dominique pendant que l'ours polaire s'approchait du C15 de sa démarche pataude.

L'animal contourna la camionnette, jeta un regard méprisant à ses occupants, comme pour leur signifier que leur race stupide qui avait fait fondre sa maison en allumant leur chaudière au fuel au mois de septembre ne méritait même pas d'être dévorée en retour, et disparut dans la purée cotonneuse. Brendy remarqua que la bête présentait des blessures sur ses grosses pattes et se demanda s'il était possible que les vents violents de la tempête aient pu transporter le monstre depuis son bled, quelque part dans le cercle polaire, jusqu'à ce bled, quelque part elle ne savait trop où. Elle était nulle en géographie, n'avait aucune idée de la distance qui séparait la Bourgogne de l'Arctique, mais tout de même, ça lui paraissait peu probable. Enfin, ce monde était ainsi fait. Il n'y a pas si longtemps, on aurait jugé fantaisiste de voir François Hollande dans le même groupe parlementaire que Danièle Obono, mais personne ne contestait à présent cette réalité, alors des ours polaires dans le Morvan, pourquoi pas ?

— On est encore loin ? demanda Brendy.

— Non, dit Dominique en redémarrant.

En effet, après seulement quelques minutes de route, où Brendy se demanda comment Dominique faisait pour ne pas foncer dans le décor à chaque virage, tant la visibilité faisait

penser au salon privé d'un bar à chicha, un panneau émergea des flocons pour indiquer la gare de Corbigny.

Brendy n'attendit même pas que le C15 ait terminé de glisser sur la chaussée pour bondir du véhicule, valisette en main, et s'élancer en direction du hall, se repérant à l'ouïe, telle une grosse chauve-souris montée sur talons aiguille, suivant, le nez rouge en l'air, la voix de la dame de la SNCF implorant de s'éloigner de la bordure du quai, s'il vous plaît.

Malheureusement, c'était une scène apocalyptique qui attendait la jeune femme. Les portes de la gare étaient maintenues ouvertes par de hautes congères et la neige s'était infiltrée à l'intérieur, recouvrant le sol, le mobilier et tout le reste, gelant sur place les passagers dans l'attente d'un hypothétique train, les guichetiers impassibles et les SDF qui avaient cru trouver là un abri. Ne restaient que quelques stagiaires de la compagnie ferroviaire, portant des vestes orange et des badges sur lesquels étaient inscrits « aide aux voyageurs ; à votre service ». Les pauvres bougres et bougresses progressaient difficilement dans la poudreuse, épaisse d'une cinquantaine de centimètres, et passaient d'un cadavre à l'autre en demandant s'il avait besoin d'un renseignement ou d'un plateau « SNCF assistance repas ». Rompus aux retards multiples et aux annulations en cascade, ils n'avaient tout simplement pas remarqué que le réseau était paralysé et que tout le monde était mort. En effet, ces groupes de jeunes gens, motivés comme des fumeurs cherchant un tabac ouvert le dimanche, étaient formés au CEFÉ, centre d'entraînement en forêt équatoriale, sur la base militaire de Regina, en Guyane, aux côtés des commandos de l'armée qu'on entraînait aux situations extrêmes. Ce qui se passait ces derniers jours, tempête, chaos, scènes surréalistes, pour eux, finalement, c'était la routine.

Brendy observa l'écran censé annoncer les heures de départ des trains. Il était éventré par un tronc d'arbre qui avait aussi percé la verrière de la façade. Derrière les portes menant au quai, elle constata que les voies avaient disparu sous de hauts tas de neige, confirmant ce qu'elle craignait depuis quelques heures : elle était coincée dans ce patelin de merde, au beau milieu de cette région à la con.

Tandis que le niveau de la neige continuait à monter dans le hall, atteignant maintenant les épaules des stagiaires qui ne pourraient bientôt plus marcher et seraient contraints de se proposer à eux-mêmes des plateaux « assistance repas », Brendy sortit et brava le vent violent vers là où elle pensait que la voiture de Dominique était garée.

Effectivement, le C15 n'avait pas bougé, pas plus que Dominique, les mains posées sur le volant, les yeux suivant le mouvement des essuie-glace débordés.

À suivre...



T

andis que la camionnette de Dominique fendait la piste comme un chasse-neige, propulsant de chaque côté de la chaussée des gerbes éclatantes, l'application Météo France de Brendy annonçait une température de 19°C, un ciel nuageux et « de rares averses ». Ce n'était pas l'œuvre de météorologues facétieux mais le résultat des multiples coupes budgétaires dans le gras de l'entreprise publique, laquelle avait fini par avoir recours à l'intelligence artificielle pour la majorité de ses prévisions. Tels des singes sourds, muets, aveugles et abrutis, les algorithmes déversaient ainsi leurs données dans les smartphones des Français avec le même aplomb que Jérôme Cahuzac se présentant devant le suffrage universel. À leur manière, les IA étaient ainsi de petites complotistes en puissance, satisfaites de leur réalité alternative et incapables d'admettre qu'elles puissent se planter sur toute la ligne en annonçant, par exemple, des ambiances estivales à des Tourquennois ensevelis sous la bouillasse.

— Elle va quand même pas durer un mois, cette tempête, grogna Brendy.

— Non, dit Dominique.

Ils avancèrent encore quelques kilomètres, qui parurent une éternité, tant le C15 se traînait et, surtout, qu'aucun point de repère ne permettait de déterminer si le véhicule était en mouvement ou à l'arrêt. Pourtant, au détour d'une bourrasque, Brendy remarqua une tache sombre dans le paysage uniformément blanc. Dominique tourna le volant. En se rapprochant de la silhouette, ils virent qu'elle n'était pas seule. C'était un homme, debout, les poings serrés, entouré de trois formes plus petites, évoluant à quatre pattes.

Dominique stoppa le véhicule et sortit, immédiatement imité par Brendy qui, elle aussi, avait reconnu l'homme.

— Approchez pas ! cria Jean, sa voix à peine audible dans la fureur des éléments déchaînés. Ils ont vachement faim !

Jean était entouré d'un lynx et de deux loups gris, qui semblaient tous les trois plutôt vénères. La combinaison et le t-shirt du jeune homme avait été lacérés et des lambeaux pendaient sur son flanc, révélant ses cuisses luisantes et son torse musclé, idéalement poilu, strié de plaies parallèles desquelles perlaient de fines gouttes de sang. Brendy déglutit et,

subitement, elle ne ressentit plus ni le vent, ni la neige, ni les températures négatives. Un feu avait pris, là, dans sa poitrine, qu'aucun dérèglement climatique ne pouvait étouffer.

— Mon cul ! hurla-t-elle.

Les trois bêtes sauvages se retournèrent, sous le coup de la surprise, et non pour voir le cul de Brendy, bien sûr. Jean aussi s'immobilisa, les yeux écarquillés. Un sourire discret remonta la commissure de ses lèvres. Il profita de ce moment de répit pour se jeter sur le côté et saisir une branche dont l'extrémité dépassait du manteau neigeux. Il brandit son arme de fortune et se mit à faire des moulinets devant lui, chacun de ses mouvements contractant pectoraux, biceps et quadriceps en un ballet musculaire assez hot.

— Vous êtes cons ou quoi ? cria Jean à l'attention des animaux. Je vous ai protégés. J'ai milité pour votre réinsertion dans le massif du Morvan et maintenant vous voulez me bouffer ?

Mais de toute évidence, oui, ces bestioles étaient vraiment connes, ou juste ingrates, puisqu'elles redoublèrent de rage et grognèrent et feulèrent de plus belle. Jean abattit son gros gourdin plein de sève printanière sur la tête de l'un des loups, qui tomba raide assommé. Malheureusement, cela laissa le temps aux deux autres teignes à fourrurer de se jeter sur lui. Le loup mordit dans l'avant-bras qui venait de décalquer son congénère pendant que le lynx bondit sur le dos de Jean et commença à lui labourer méthodiquement le cuir chevelu.

Voyant que du sang commençait à couler sur le beau visage de Jean, Brendy n'écoula que son courage, sa libido et son horloge biologique, poussa un cri de guerre terrifiant, et se mêla au pugilat, si tant est qu'on puisse qualifier de pugilat une baston à coups de poings, de griffes, de crocs et d'ongles manucurés.

Elle n'eut pas le temps de participer au combat car à peine parvenue à hauteur de la queue touffue du gros loup, une sirène tonitruante retentit. C'était Dominique qui pressait le klaxon du C15 de toutes ses forces.

Le lynx tomba d'un coup du dos de sa victime et détala dans la poudreuse pendant que le canidé s'aplatit au sol comme un Yorkshire en train de se pisser dessus, ce qui laissa le temps à Jean de lui écraser la branche sur le crâne. Puis, à bout de force, il chancela et se serait écroulé si les bras de Brendy ne l'avaient repris au vol. Elle le serra contre elle le temps qu'il retrouve ses appuis. Jean, la tête appuyée sur l'épaule de la jeune femme, s'agrippait de ses grandes mains puissantes et, preuve que Brendy était dans un état second, celle-ci ne pensa pas une seconde au fait qu'il était en train de saloper son beau chemisier tout neuf.

À suivre...



J

ean effectua le trajet jusqu'à l'auberge, la tête posée sur les moelleuses cuisses de Brendy, à l'arrière du C15 que Dominique pilotait avec précaution. Ses blessures ne saignaient plus mais il naviguait entre conscience et inconscience, s'enfonçant dans le sommeil pour se réveiller brutalement et proférer des propos incohérents, appelant par exemple à cesser les émissions de gaz à effet de serre tout en interdisant l'énergie nucléaire. Devant de telles aberrations, Brendy comprit que la fièvre était en train de l'emporter.

Dehors, la tempête grondait et, sous le bruit du vent qui martyrisait les branches des épineux, on entendait aussi un concert de cris animaux. Il semblait que ce n'était pas seulement la faune des forêts du Morvan qui ait décidé de s'en prendre à la civilisation, mais celle de toutes les régions sauvages du monde. Des rugissements léonins donnaient la réplique aux aboiements des hyènes, elles-mêmes accompagnées par les borborygmes de militants du GUD.

Enfin, la camionnette s'immobilisa et les portes arrière s'ouvrirent. Dominique saisit Jean par les aisselles et le traîna jusqu'à l'auberge de la Chevrette Borgne, dans les violentes bourrasques et la menace des fauves qui commençaient à encercler la bâtisse tels des chroniqueurs de CNEWS autour d'un fait divers impliquant un maghrébin. Avant de s'engouffrer à son tour à l'intérieur, Brendy jeta un œil derrière elle et trembla à la vue des dizaines d'animaux furieux, de la bave gouttant de leurs babines retroussées, s'approchant du refuge. Un peu plus loin, sur le sentier, les deux cyclistes hollandais pédalaient nonchalamment, de retour de leur excursion du jour. Sans hésiter, Brendy claqua la porte derrière elle, avant que Jacqueline ne verrouille la serrure à cinq points.

— Ça, c'est pour nous avoir refilé Greta Thunberg, lâcha la journaliste entre ses dents, fière de son effet, bien qu'inconsciente du fait que la jeune écologiste était suédoise et non néerlandaise.

Puis, elle se précipita vers Jean, que Dominique avait installé sur une banquette du hall. Les volets se mirent à vibrer sous les coups des bêtes déchaînées et du climat dérégulé.

— Il faut appeler un médecin, dit Brendy.

Jacqueline éclata d'un grand rire et passa derrière le comptoir de l'accueil duquel elle sortit un fusil de chasse à double canon superposé et une bandoulière de cartouches.

— Ah je suis désolée, madame Dupont, dit-elle, mais ici, c'est pas un désert médical, c'est le putain de Sahara ! Le désert de Gobi de la santé publique. Il y a que trois médecins pour toute la région Bourgogne-Franche-Comté. Si on en appelle un maintenant, on aura peut-être un rendez-vous d'ici trois ou quatre ans.

— Mais comment vous faites, en cas d'urgence ?

— Y'a urgence et urgence. Les dents, on se les arrache nous-mêmes, les verrues, on se les brûle au briquet, et tout le reste, ça se soigne au ratafia.

— Mais il s'est fait mordre par un loup et un lynx !

Jacqueline haussa les épaules.

— C'est bien ce que je dis. Ratafia.

— Oui, dit Dominique.

— Le seul truc, c'est qu'il faut pas le bouger d'ici. S'il se réveille au milieu de nos trophées de chasse, il va encore nous faire un scandale comme quoi les animaux, c'est sensible, que les tuer c'est barbare, que les poulpes jouent aux échecs, que les corbeaux se roulent des pelles, et tatati et tatata. Même avec quatre crocs plantés dans le cul, ça le fera pas changer d'avis et moi, j'ai pas le temps de bavasser.

— Non, dit Dominique.

Un bruit sourd retentit et un nuage de cendres se répandit dans la pièce, accompagné d'une boule de flammes munie d'une gueule et de griffes. Jacqueline épaula et fit feu sur le puma incandescent qui venait de tomber dans le conduit de la cheminée. Le félin roula sur le tapis, où sa dépouille sans vie continua de se consumer.

— Bref, conclut Jacqueline. Ratafia.

À suivre...



*L*a nuit fut longue et pénible mais tout de même moins longue et moins pénible qu'un discours post-électoral de Jean-Luc Mélenchon.

Jacqueline avait réuni tout le monde dans le hall et barricadé portes et fenêtres, dont elle surveillait régulièrement la solidité. Ça et là, des bougies rouges avaient été allumées afin que l'éclairage électrique n'attire pas plus de bêtes sauvages. Il ne restait plus que les deux Russes dans l'établissement. Jacqueline se réjouit en découvrant qu'ils se baladaient avec un véritable arsenal, qui serait bien utile si jamais un fauve ou un stagiaire de seconde parvenait à entrer. En effet, les coups de griffes, de crocs et de double-décimètres sur les portes et les volets ne s'arrêtaient jamais, pas plus que le hurlement du vent, s'engouffrant dans le conduit de cheminée, et qui glaçait le sang, tant il ressemblait au refrain d'une chanson de Zaho de Sagazan.

Brendy regardait la cire rosée couler lascivement le long des cierges dressés. Jean était endormi et bien que sa fièvre fût tombée, il n'en dégageait pas moins une odeur enivrante de transpiration. Pourtant, une chose tracassait la journaliste.

— Dites-moi, demanda-t-elle à Jacqueline. Quand vous disiez que Jean n'aimait pas vos trophées de chasse, c'est parce que c'est un garçon sensible, c'est ça ?

Jacqueline afficha une grimace qui la fit ressembler à Alain Duhamel à qui on annonce la dissolution de l'Assemblée nationale.

— Ça, oui, on peut le dire. Le gosse supporte pas qu'on tue un animal.

Brendy tressaillit.

— Comment ça ? Il est quand même pas végétarien.

— Pire ! Végan !

En entendant ce mot, Brendy visualisa immédiatement une mégabassine prise d'assaut par une horde de militants hirsutes, vêtus de ponchos péruviens et arborant des dreadlocks aussi dégueulasses que leurs idées prétendument progressistes. Elle s'inquiéta :

— Me dites pas qu’il est musulman, aussi ?

— Non, quand même pas, le pauvre.

Cette maigre consolation permit à Brendy de se décontracter un peu. Elle pensa aux animaux d’élevage, aux oies qu’on gavait dans les fermes du Sud-Ouest, aux cochons qu’on trucidait dans les abattoirs. Elle ignorait si elle serait capable d’arrêter d’en manger, mais, par amour, elle savait qu’elle pourrait compatir à la douleur de celui que cela choquait. C’était déjà pas mal, non ? Jacqueline la sortit de sa rêverie.

— Si vous voulez mon avis, c’est à cause de sa mère. Nous, on est des gens bien, ici. On vote à droite, et tout. Y’a que chez Marie-Mireille qu’il a pu trouver ces idées saugrenues. Ou alors il regardait Quotidien sur TMC...

Soudain, Jean s’agita, se redressa sur la banquette, ouvrit de grands yeux terrifiés, et cria :

— Pour sauver la démocratie, il faut que Guillaume Meurice réintègre France Inter !

— Oh mon dieu, s’inquiéta Brendy. On en train de le perdre !

— Nora Hamzawi est super drôle ! cria encore Jean.

— Ça y est, c’est la fin, fit Brendy.

Mais la crise passa, et d’un coup, Jean se rallongea, comme un somnambule éveillé, replongeant paradoxalement dans son sommeil paradoxal. Pendant toute la scène, Jacqueline n’avait pas bronché, rompue aux délires des blessés, telle une vétérane de la guerre du Golfe.

— Et vous sinon, madame Dupont, dit-elle, vous êtes plutôt de gauche ou de droite ?

— Oh, moi, je suis du Sud, répondit Brendy. De Perpignan.

— Ah oui, c’est bien aussi.

À mesure que l’aube approchait et que la tempête faiblissait, la violence des bêtes diminua, comme si les rayons du soleil les faisaient fuir, tels des vampires ou des streamers sur Twitch. Enfin, quand il fut certain que plus aucune menace ne menaçait, Jacqueline ouvrit la porte principale et tous sortirent pour découvrir le carnage de l’extérieur. Plusieurs bestioles s’étaient entre-tuées, répandant entrailles et membres dans la neige et sur la route. Il y avait aussi des bouts de cycliste hollandais, pathétiques et éparpillés, comme l’intrigue d’un roman de Joël Dicker. À l’exception du hall principal, protégé par Jacqueline, l’auberge avait été ravagée, pillée, dévastée. Devant ce spectacle, Brendy pensa à la France, elle-aussi martyrisée, envahie, humiliée, mais qui tenait bon, grâce au courage de Jordan, de Marine, de Vincent Bolloré et d’Edouard Philippe.

Jacqueline s’avança, fusil en main, doigt sur la détente, afin de s’assurer que la zone était sécurisée. Elle fut stupéfaite de découvrir que des enfants du village avait déjà réinvesti les lieux et s’amusaient en se balançant des boules de neige à moitié fondue. Quand l’un de petits remarqua la patronne de la Chevrette Borgne, il prit un air grave, tendit le doigt et lança :

— Attention, Jacqueline ! Derrière toi ! Un Arabe !

Jacqueline se retourna et ouvrit le feu. Le deuxième cycliste hollandais, qui avait survécu à une nuit de combat acharné contre des lions, des tigres, des lynx, des loups, des hyènes, des renards et des sangliers, s’écroula dans le fossé, criblé de plombs.

— Ah merde ! râla Jacqueline. Ces petits cons, ils me font le coup à chaque fois. Mais je leur ai dit de faire attention. L’histoire du garçon qui criait « au loup », ils connaissent pas.

De toute manière, ils connaissent plus rien à cause de leurs profs gauchistes woke qui leur apprennent à se toucher le zizi mais pas à lire. Seulement, le jour où il y aura un vrai Arabe, là ils auront l'air fin !

Dans le fossé, le Hollandais, qui était lui-même enseignant à Amsterdam, dans une école qui mettait un point d'honneur à enseigner les vraies valeurs de la civilisation européen-occidentale, approuva la remarque de Jacqueline, juste avant d'expirer, pas rancunier.

À suivre...



Jean émergea quelques heures plus tard, groggy mais en bien meilleure forme que la veille. Le ratafia avait nettoyé ses plaies et désintégré toute forme de virus malins et de bactéries pas fines, consommant au passage quelques neurones et cellules nerveuses, mais, comme disait Jacqueline quand elle glissait des pains de C-4 dans les trous de taupe de son jardin : « on a rien sans rien ».

Attiré par des voix familières, le jeune pépiniériste traversa le hall vide, ébloui par la lumière éclatante, et sortit par la porte d'entrée, ou de sortie, si vous préférez, de toute manière c'est la même. Dehors, il fut stupéfait par le spectacle. Le soleil brillait dans un ciel bleu limpide et la chaleur faisait fondre à grande vitesse le manteau neigeux et les congères, desquelles s'échappaient de petits ruisseaux cristallins dans un glouglou qui faisait penser aux gargarismes de Laurent Wauquiez quand il parle de l'élection présidentielle de 2027.

Jean repéra immédiatement Brendy, assise sur un banc de bois que la fonte avait révélé. Elle portait des lunettes de soleil, un débardeur bleu clair et un bermuda, tandis que ses cheveux étaient relevés et attachés à l'aide d'un chouchou doré serti de faux diamants en plastoque. Elle penchait la tête en arrière, appuyée sur ses bras derrière elle, dans la position des vacanciers en quête de bronzage ou d'un élu RN dans un fauteuil du parlement européen.

Visiblement, il n'y avait personne dans le coin, que Jacqueline qui passait le balai sur la terrasse et Dominique qui se tenait près de son véhicule utilitaire, toujours immobile, toujours serviable, toujours binaire.

— Regardez qui voilà ! cria la tenancière à la cantonaise (qui était une sorte de cantonade, traditionnelle du nord de la Bourgogne et du sud de la Chine).

Brendy se redressa, fit glisser ses lunettes sur le bout de son nez trognon et adressa à Jean un sourire mielleux, auquel le jeune homme répondit par un haussement d'épaules taquin, l'air de dire « me revoilà, j'ai survécu, tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, reprenons notre conversation et trouvons vite des prénoms pour nos futurs enfants », ou quelque chose comme ça.

Jacqueline s'approcha de Jean et lui saisit le bras.

— Elle a tenu à attendre que tu sois réveillé avant de partir, chuchota-t-elle. L’appli de la SNCF dit que le trafic reprendra bientôt.

Jean rejoignit Brendy près du banc. Il manqua de tourner de l’œil en constatant que la couleur rosée des flaques parsemant le paysage n’était pas due à un effet d’optique mais à un mélange de neige fondue et d’hémoglobine de bête sauvage.

— Je suis désolée, dit Brendy. Je sais que vous aimiez ces animaux, mais je crois qu’ils ont préféré s’entre-tuer plutôt que d’unir leurs forces.

— Les partis animalistes ont même problème, dit Jean.

— La droite souverainiste aussi, renchérit Brendy.

Et leurs mains se joignirent, et ils se sourient, heureux de s’être trouvé un point commun.

— Alors vous partez ? demanda Jean, le regard plongé dans celui de la journaliste comme dans un jacuzzi confortable de l’Aquaboulevard, qui vous fait tout oublier, même le coût environnemental de sa consommation en eau et en électricité, ainsi que la facture du dermato qui suit inmanquablement.

— J’ai une longue route, répondit Brendy. Enfin, un long rail, je sais pas trop comment on dit pour le train.

Elle sentit les mains de Jean qui serraient les siennes un peu plus fort. Elle se rapprocha de lui, jusqu’à se coller à sa combinaison lacérée. Elle sentit son torse robuste, ses cuisses fermes. Leurs yeux se fermèrent, leurs lèvres se rapprochèrent, mais tout à coup, Brendy poussa un cri.

Jean rouvrit les yeux et se trouva nez à nez avec un rapace gris, dont les serres s’étaient refermées sur le chouchou brillant de Brendy. Celle-ci se débattait, les cheveux en bataille, et donnait des coups à l’animal, qui ne lâcha prise qu’après avoir dérobé le chouchou pour l’emporter au loin en émettant des crissements stridents.

— Oh, un faucon pèlerin ! s’émut Jean. C’est si rare, en Bourgogne.

Brendy se recoiffa comme elle put, sentit qu’un peu de sang coulait de son crâne, mais jugea qu’il était hors de question de perdre plus de temps à se faire soigner. Par conséquent, elle attrapa Jean par la taille, l’attira à lui, et reprit là où ils s’étaient arrêtés. Leurs lèvres se rapprochèrent, leurs yeux se fermèrent et, sans qu’ils puissent le contrôler, leurs deux corps furent saisis d’un frisson. Ils tremblaient de concert, mais étrangement, ils tremblaient par intermittence. Ils s’écartèrent l’un de l’autre et constatèrent qu’en fait, c’était leurs téléphones respectifs qui vibraient au même moment. Agacés mais curieux, ils consultèrent simultanément le message qui venait d’arriver. Il était identique.

ALERTE COLLISION

CECI EST UN MESSAGE DU MINISTERE DE LA DEFENSE

NOTRE PLANETE VA TRAVERSER, DANS LES PROCHAINES HEURES, UN CHAMP D’ASTEROÏDES MASSIFS. UNE MAJORITE D’ENTRE EUX NE SERONT PAS DETRUIES PAR L’ATMOSPHERE ET S’ECRASERONT SUR TERRE. NOUS DEMANDONS A TOUTE PERSONNE DE SE RENDRE IMMEDIATEMENT DANS UN ABRI SECURISE (CAVE, SOUS-SOL, BUNKER)

— C’est sûrement une fake news, dit Jean.

— Dominique ! cria Brendy. Maintenant, ça suffit, au volant, on décolle !

— Oui, dit Dominique.

Puis elle se tourna vers Jean, ses mains liées aux siennes comme Bernard Cazeneuve à l'économie de marchés.

— Jean, fit-elle. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

À nouveau, leurs yeux se fermèrent, leurs lèvres se rapprochèrent, mais merde, c'est pas vrai ! un nouveau cri les interrompit.

— Attendez !

La voix fluette venait de la lisière de la forêt. Émergeant d'un buisson de ronces, le corps chétif et martyrisé de PétuniaLove, perche à selfie à la main, machette dans l'autre, tituba jusqu'à la route. L'influenceuse semblait revenir d'un camp de prisonniers en Lybie. Elle avait le regard de ceux qui ont vu leur fin arriver et qui lui ont dit d'aller plutôt se faire mettre parce que *not today, my dear, oh no, not today* ! C'était d'ailleurs ce que répétait la jeune femme à ses followers, connectés au live toujours en cours.

Et tandis qu'elle rejoignait le C15, essuyant de sa manche les déjections qui maculaient son visage, PétuniaLove cracha par terre un mollard brunâtre composé de sang et de morve. Enfin, elle grimpa à l'arrière de la camionnette, et avant d'interrompre son émission, adressa un dernier clin d'œil à son téléphone en disant :

— À suivre.

À suivre...



rivé de son baiser d'adieu à trois reprises, Jean n'eut d'autre choix que d'accompagner Brendy à la gare. Il était donc assis à contre-cœur et à l'arrière du C15 diesel de Dominique, qui polluait à peu près autant que la Chine, et dans lequel PétuniaLove s'était elle-aussi invitée, lapant ses plaies comme un chat blessé, sur les conseils d'une vidéo TikTok qui prétendait que la salive faisait cicatriser plus vite. Ou bien était-ce l'urine ? Elle ne s'en souvenait plus, et ne parvenait pas à retrouver cette foutue vidéo dans le flot ininterrompu de gens qui tombent, de profs de CrossFit qui braillent, d'adolescentes à moitié à poil et de comiques néo-nazis, tout ça constituant l'essentiel de la production audiovisuelle de la plateforme chinoise, laquelle polluait autant que le C15 de Dominique. Dans le doute, PétuniaLove avait donc opté pour la salive, ce qui était plus sûr et plus décent.

Le trajet parut bien plus court que les fois précédentes, peut-être parce qu'il était effectivement plus court. La route, débarrassée de la neige et de la glace, était redevenue praticable. Dominique aurait pu la parcourir les yeux fermés et les mains liées dans le dos, comme Rachida Dati dans la boutique Longchamp de la rue de Sèvres.

— Ils ont dit quelques heures, lança Brendy en lisant à nouveau le message d'alerte. Quelques heures, c'est deux heures, c'est dix heures, c'est vingt heures. J'aurais peut-être le temps de rentrer chez moi.

Jean fit semblant de ne pas entendre et regarda ses pieds en grommelant, mais pas trop fort.

Dominique se gara sur le parking, dont les emplacements majoritairement relativement rectangulaires étaient à nouveau visibles. Il faisait chaud. L'air était gorgé de l'humidité créée par les milliers de tonnes de neige en fusion (oui, ça se dit pour un truc qui fond). Tout le monde descendit de l'utilitaire et regarda machinalement le ciel, comme pour vérifier que la calamité annoncée n'était pas tout à fait pour maintenant.

— Oh ! Des grues ! s'extasia Jean en voyant passer les volatiles, dont la formation dessinait trois « V » sur la voûte bleue. À cette époque, c'est bizarre. Normalement, elles migrent plus tôt, ou plus tard.

— Comment ça, elles migrent ? demanda Brendy.

— Bah ce sont des oiseaux migrants.

— Des oiseaux migrants ? s'offusqua Brendy. Vous appelez ça comme ça ? C'est vraiment typique de la bienpensance. Plus personne est capable d'appeler un chat un chat.

— C'est pas des chats, c'est des oiseaux.

— Oh, ça va, je suis pas idiot ! Alors maintenant, on dit plus « oiseaux migrants », on dit « oiseaux migrants » ? Non mais ouvrez les yeux, Jean. Vous avez vu combien elles sont ? Elles passent au-dessus des frontières, elles en ont rien à foutre de Schengen, de Maastricht, de l'Europe. Elles veulent traverser la Méditerranée, et elles le font ! Et tout le monde s'en fout de ce flux migratoire complètement hors de contrôle ! Hors de contrôle !

— Sauf qu'elles restent pas, essaya d'argumenter Jean. Les espèces migratrices se déplacent à certaines périodes de l'année. Elles se reproduisent dans les pays scandinaves et elles passent l'hiver en Afrique du Nord.

Brendy faillit défaillir.

— Carrément, lança-t-elle. Alors que je comprenne bien. Ces volatiles, là, ils appartiennent à la communauté des oiseaux du voyage ?

Pendant que Jean réfléchissait à une réponse vaguement cohérente, un ronronnement enfla dans le lointain, jusqu'à attirer l'attention du petit groupe. Le train arrivait. Et pour marquer l'importance de l'événement, le conducteur s'amusa à klaxonner, ce qui permit à Jean de se tirer d'affaire.

— Vous savez que le klaxon d'un train est bitonal ? dit-il.

— Bête au quoi ? demanda Brendy car elle avait mal entendu.

En effet, un bruit sourd commençait à gronder dans le ciel.

À suivre...



*L*a locomotive entama son freinage, le conducteur, ravi, faisant coucou par la fenêtre ouverte, sans remarquer qu'au-dessus de sa tête, le ciel s'était zébré de traînées enflammées et fumeuses, que des boules de feu fonçaient à toute allure vers le sol, et que l'une d'elles, en particulier, semblait l'avoir pris pour cible.

La météorite s'écrasa en plein sur la motrice, qui vola en mille morceaux incandescents et métalliques, changeant la voie ferrée, ses alentours et une partie de la gare en une fournaise cataclysmique.

— Sérieux ? s'offusqua Brendy.

Mais ce n'était que le début. D'autres météorites tombèrent, faisant trembler le sol, le souffle des impacts faisant s'écrouler les bâtiments et propulsant dans les airs les stagiaires de la SNCF, déchiquetés mais toujours serviables, sourires aux lèvres, les bras, s'il leur en restait, chargés de plateaux repas. Une roche spatiale s'écrasa sur le hall d'entrée, une autre sur la route, une autre encore sur le parking. Cette dernière réduisit en miettes brûlantes une camionnette de la commune censée apporter les services publics dans les zones rurales après la fermeture de tous les bureaux de poste, de toutes les mairies et de toutes les annexes de préfecture parce que y'en a marre des impôts, merde, on n'est pas des vaches à lait. Les formulaires de renouvellement de carte d'identité flambèrent aussi vite que le fonctionnaire d'astreinte.

La position en surplomb de la gare offrait une vue magnifique sur toute la vallée, ses forêts et ses prés bocagés, et le spectacle de destruction qui faisait rage n'en était que plus impressionnant. Des centaines de projectiles fendaient l'air et pulvérisaient tout ce qui se trouvait à leur point d'impact, sans discernement ni logique, avec le même absurde aveuglement que l'algorithme de Parcoursup', laissant certaines zones du paysage épargnées, d'autres ravagées, certaines vies broyées, d'autres miraculeusement indemnes, sans raison, sans justice.

Ce que Brendy, Jean, PétuniaLove et Dominique ignoraient, c'était que la même désolation était en train de s'abattre sur l'ensemble du territoire, transformant la France en un

gruyère apocalyptique, ce qui était plutôt ironique pour un pays qui se targuait de produire plus de milles fromages, mais justement pas de gruyère.

Une nouvelle explosion retentit, toute proche, dont la violence fit se jeter au sol nos héros, héroïnes et notre héron-sait-pas-trop-pour-l'instant. Le goudron et le métal des véhicules se changèrent en autant de missiles meurtriers expulsés dans toutes les directions à des vitesses inouïes. Les débris retombèrent en une pluie enflammée que Jean trouva terrible mais magnifique, parce que la nature est ainsi.

— Non ! hurla Dominique.

Mais si.

Comme Louis XV, le C15 avait été littéralement décapité, bien que la comparaison soit tirée par les cheveux, on le concède, car Louis XV, bien sûr, n'a pas été décapité et s'est contenté de mourir à Versailles de la variole. Mais c'est le charme et l'inconvénient d'un feuilleton, dont on ne peut pas corriger les épisodes déjà publiés, ce qui aurait permis, par exemple, d'écrire que Dominique conduisait une R16 et se payer ainsi une bonne blague avec Louis XVI. Le fait est que le résultat était le même : le toit du C15 avait disparu, découpé avec précision sur toute sa longueur, comme si un voisin mécontent s'y était attaqué à la scie circulaire pour se venger du bruit de la débroussailleuse le dimanche à 14h55 au lieu de 15h00 comme c'est marqué dans le livret de la copropriété.

C'était le chaos, le sang et les larmes. La pluie de météores faiblit petit à petit. Dominique était à genoux, les bras tendus vers le ciel furieux, hurlant sa douleur, Brendy piétinait en maudissant tous les dieux de ne pas pouvoir rentrer à Perpignan avant la fin du monde, Jean se lamentait de voir tous ces arbres détruits, et PétuniaLove gémissait, accroupie contre un bout de Twingo vert pomme, les bras enroulés autour de ses jambes, agitée de soubresauts et sanglotant sur son sort relativement indéniablement traumatique.

Il y eut encore quelques explosions avant que les cieux ne retrouvent leur limpidité bleutée, seulement perturbée par des volutes évanescentes, ici et là.

Dominique, Brendy, Jean et PétuniaLove reprirent leurs esprits et se rapprochèrent les uns des autres pour constater l'étendue du désastre. Le Morvan était ravagé, ce qui n'était pas si grave puisque, de toute manière, c'était ce qui allait lui arriver un jour ou l'autre, à cause des coupes rases et de la bétonisation dérogatoire. Ce qui était inquiétant, en revanche, c'était l'état de la gare et du malheureux train express régional, réduits à un tas de bouts de ferrailles et de caillasses chaudes.

— La voie ferrée est relativement défoncée, dit PétuniaLove. Le train est en charpie. Comment on va faire pour rentrer chez nous ?

— Peut-être qu'on pourrait virer les Arabes de France ? proposa Brendy.

— Mais non, Brendy, intervint Jean. On ne peut pas résoudre tous les problèmes en virant les Arabes de France, voyons.

— On en sait rien, on n'a jamais essayé !

À suivre...



*L*e moteur du demi-C15 démarra au quart de tour et au grand soulagement de Dominique. La mécanique du véhicule ne semblait pas avoir été affectée par l'amputation de sa partie supérieure, ce qui arrivait parfois avec les voitures, les poulets et les humoristes de France Inter.

— Il faut voir le bon côté des choses, dit PétuniaLove. Maintenant, t'as une caisse relativement décapotable.

Dominique ne répondit pas et se contenta d'attendre, grave et stoïque, au volant de sa camionnette relookée, le pare-brise fissuré donnant sur un paysage désolé, encore plus criblé de cratères et de points noirs que le visage de Timéo, élève de 4^e B au collège René Cassin de Cosne sur Loire.

Encore sous le choc, Jean approchait machinalement, prêt à embarquer, lui aussi, quand le doux visage de Brendy lui revint à l'esprit. Il se retourna, chercha du regard, mais ne vit pas la journaliste. Son cœur se serra en imaginant la jeune femme écrabouillée par un caillou géant ou carbonisée par une explosion. Il fut soulagé en apercevant Brendy, au loin, marchant d'un pas décidé au milieu des voies, enjambant les débris de wagons, contournant les restes fumants de voyageurs dont les téléphones portables, connectés à Netflix, demandaient bêtement « Vous êtes encore là ? »

Jean s'élança à sa poursuite et la rattrapa sans peine, tant il n'était pas aisé de progresser en talons aiguille sur les traverses et le ballast.

— Brendy ! Attendez !

Le jeune homme prit doucement la main de la jeune femme, qui ne résista pas, et stoppa sa folle échappée.

— Ça me saoule, fit-elle en shootant sans conviction dans la dépouille d'un contrôleur. Je rentre chez moi.

— Mais vous allez vers le nord. Perpignan, c'est au sud.

— Vous êtes sûr ?

Ils se faisaient face. Jean prit dans sa main l'autre main de Brendy. Ils ne se quittaient pas des yeux, leurs doigts emmêlés comme des nouilles japonaises, ceci dit sans jugement de valeur (on est en 2024, je vous rappelle).

— Oui, je suis sûr, dit Jean. Mais c'est normal que vous soyez déboussolée. Et en plus, il y a peut-être une autre solution. Vous pourriez essayer de prendre le train à Nevers.

— À neuf heures ?

— Non, à Nevers.

— À quelle heure il part ?

— Je crois à dix heures ?

— Deezer ?

— Oui, dix heures.

— Ah ! Dix heures !

— Oui, dix heures, c'est ce que je dis. Dominique peut nous emmener à Nevers pour dix heures.

— Nous ?

— Oui, nous. Je vous accompagne. C'est trop dangereux.

Malgré la confusion de cette conversation, le cœur de Brendy bondit quand même car c'était la première fois que quelqu'un prenait autant soin d'elle. Cela lui fit peur d'être autant dépendante. Elle pensa à Eric Ciotti et elle retira ses mains de celles de Jean.

Ils retournèrent au parking et, quelques minutes plus tard, Dominique roulait en direction de la pépinière, car Jean souhaitait s'assurer, avant de partir, que sa mère allait bien.

Le chemin passait devant l'auberge de la Chevrette Borgne et les passagers découvrirent avec stupeur qu'elle avait été entièrement détruite. Il ne restait plus de l'établissement qu'un amoncellement de bois et de gravats, au sommet duquel Jacqueline pleurait, tout en caressant le crâne poilu de Gisèle, toujours borgne, mais miraculeusement indemne.

Ils descendirent, désolés, ne sachant quoi dire pour reconforter la patronne qui avait tout perdu en quelques minutes. C'était la même sensation d'impuissance et de pitié que s'ils s'étaient retrouvés, le soir du 7 juillet juin, au siège du RN.

— Ça va aller, Jacqueline, dit enfin Brendy. Vous verrez, Jordan et Marine finiront par redresser le pays.

Depuis son perchoir, Jacqueline s'insurgea.

— Mais ça va pas ? Je déteste le RN moi !

— Ah bon ? s'étonna Brendy. Mais l'autre nuit, pendant la tempête, vous parliez de supprimer la cour européenne des droits de l'homme, de supprimer le droit du sol, de réserver les allocations aux Français.

— Bah oui, dit Jacqueline. Je suis de droite. Je vote Républicain ! Sûrement pas pour ces nazis du RN ! Rien à voir ! Rien !

À suivre...



*L*e périple se poursuit dans les rues défoncées de Broutigny, qu'il était nécessaire de traverser avant de grimper jusqu'à la pépinière Pépin.

Jean avait raison : les Broutigniens étaient de nature fataliste et ne se laissaient pas abattre, même par une fonte des neiges accélérée suivie d'une pluie de météores. Ainsi, dans le petit village décoré mais partiellement détruit, la vie semblait ne pas s'être arrêtée et les festivités de Noël s'organisaient. Les rennes lumineux détériorés clignotaient en envoyant des gerbes d'étincelles, des sapins terminaient de se consumer, leurs décorations fondues coulant au sol en flaques rouges et blanches, tandis que plusieurs commerces aux façades éventrées continuaient à accueillir leurs clients, comme si de rien n'était.

Dominique, Brandy, Jean et PétuniaLove passèrent devant un petit immeuble de trois étages dont la moitié s'était effondrée, ce qui n'empêchait pas le salon de coiffure, *L'imparfait du subjonc'TIFF*, au rez-de-chaussée, de fonctionner, le personnel sautillant par le dessus le trou béant au milieu de la pièce. Deux femmes d'une soixantaine d'années, la tête enrubannée de papier d'aluminium, lisaient des magazines people en attendant que leurs cheveux prennent les couleurs bariolées de l'Assemblée nationale.

— T'as vu ? demanda l'une d'elle, Mona Cholet sort avec Frédéric Beigbeder.

— Oui, c'est fou, répondit l'autre.

— Et Nicolas Mathieu s'est encore tapé une tête couronnée !

— Ah bon, qui ça ?

— Le prince de Sardaigne.

— N'importe quoi, c'est impossible. La Sardaigne, c'est pas une principauté.

Le C15 sortit du village, et Jean ne remarqua même pas l'étendue des dégâts, obnubilé par Brandy et par la danse de l'une de ses mèches, voletant autour de sa mignonne oreille. Ils s'engagèrent sur la pente bordée de conifères et atteignirent la demeure des Pépin, mère et fils, protégée par une haute double-porte et un mur d'enceinte barbelé que la calamité n'avait pas affectés. Jean actionna une sorte de télécommande et le portail s'ouvrit, révéla trois corps

de ferme partiellement détruits bordant une cour en terre battue criblée de trous fumants. Jean bondit hors du véhicule, mettant en branle sa musculature fessière, ce qui coupa temporairement le souffle de Brendy.

— Maman ! cria le jeune homme. Ne tire pas !

Devant un tas de nordmann, on vit alors apparaître, comme par magie, une femme approchant la cinquantaine, les cheveux poivre et sel, habillée en tenue kaki, des branches fixées à ses habits en guise de camouflage, et tenant en main un fusil, kaki lui aussi, équipé d'une lunette de visée.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, Jean ? demanda Marie-Mireille. Les législatives, et maintenant ça ! Tu vois qu'on a bien fait de s'entraîner à la lutte finale pendant toutes ces années. La France est en train d'être détruite par ces salauds de racistes impérialistes !

Jean grimaça et s'approcha, gêné, de sa mère, en se demandant comment il allait pouvoir la faire taire. Derrière lui, Brendy, PétuniaLove et Dominique descendaient du C15.

— Maman, argumenta Jean. C'était une pluie de météorites. C'est quand même pas de la faute de Macron ou du Rassemblement national.

— Le Rassemblement national socialiste, tu veux dire ! Le RN c'est des nazis, Et Macron aussi, c'est un nazi !

Jean se força à rire, pour désamorcer la situation et tenter de faire croire que sa mère plaisantait.

— Ahah, mais non, voyons, maman. Tu sais bien que Macron soutient Israël.

— Israël, c'est des nazis !

— Hum, hi hi, qu'est-ce qu'on rigole. Tu accumules les points Godwin, dis donc.

— Godwin, c'est un nazi ! éructa Marie Mireille.

Jean grimaça et remit à plus tard l'idée de présenter Brendy à sa mère. Pour l'instant, c'était pas gagné gagné.

À suivre...



Jean suait à grosses gouttes, parce qu’il faisait très chaud, mais aussi parce qu’il voyait déjà le bain de sang inévitable qui résulterait de la rencontre entre Brendy et sa mère. Il essaya de gagner du temps.

— Voilà voilà, dit-il en se retournant vers le C15. Bon, moi j’enfile juste une salopette et on y va.

Brendy ne put dissimuler sa double déception quand elle réalisa d’abord que Jean ne parlait pas d’elle, et que, de plus, il allait se changer. C’est vrai que cette allure sauvage qu’il avait, serré dans des habits déchirés, n’était pas pour lui déplaire.

— On va où ? demanda PétuniaLove, qui n’avait rien suivi depuis l’épisode 18, absorbée, absente, relativement outrageusement empathique, pleurant devant les vidéos TikTok de jeunes gens dévastés après la destruction de leur maison, de leur voiture, de leur mère, ou d’un autre truc important.

— On doit être à Nevers à dix heures, dit Brendy.

PétuniaLove afficha une moue interrogative et il fallut rejouer le même cirque et expliquer à nouveau la proximité phonétique de « Nevers » et de « neuf heures », ce qui énerva tout le monde. Ceci fait, et bien que vexée par un tel manque de compassion, PétuniaLove intervint.

— Ça va pas être possible, dit-elle en montrant l’écran de son téléphone, Nevers est relativement totalement détruite.

Et effectivement, il semblait que le chef-lieu de la Nièvre ne soit plus qu’un gros cratère fumant dans lequel la Loire se déversait sans conviction.

Jean s’approcha de Brendy. Il lui prit les mains, se plongea dans le bleu de ses yeux et dit :

— Si c’est comme ça, on vous emmène à Perpignan.

— Mais Jean, balbutia Brendy. C’est super loin.

— Non, dit Dominique.

Et l'affaire fut classée. Il fut convenu de passer la nuit chez Marie-Mireille, de faire des provisions, et, à l'aube, de s'en aller, vers le midi, la Méditerranée. Un vol de perdreaux, par-dessus les champs, montait dans les nuages. La forêt chantait, le soleil brillait, au bout des marécages. Le petit groupe, au fond, était soulagé de faire enfin une pause, après toutes ces péripéties, et surtout, pensait Jean, après tous ces allers-retours inutiles en voiture, entre la gare et le village. La France était ravagée, ok, mais c'était pas une raison pour pourrir la planète.

Alors que Brendy s'apprêtait à entrer dans la maison de Jean et de sa mère, elle sentit que le jeune homme la retenait par le bras. Il lui prit les mains, se plongea dans le bleu de ses yeux et dit :

— Brendy, il faut que je vous prévienne. Ma mère est marxiste. Enfin, d'extrême gauche. Elle vote LFI, quoi.

Brendy prit un air horrifié.

— Vous voulez dire que votre mère soutient le Hamas ? demanda-t-elle. Et le Hezbollah ? Et l'État islamique ? Et qu'elle est veut l'instauration du Califat ?

— Oui, quelque chose comme ça, dit Jean. Mais à part ça, je vous assure, elle est super sympa.

— Bon, ok, dit Brendy, l'attention détournée par le téton droit de Jean, subitement révélé par un lambeau de combinaison vivant ses dernières minutes.

Ils entrèrent, à la suite de Marie-Mireille, dans un salon spartiate, de pierre et de bois, sans décoration, sans presque aucun meuble, et dont les petites fenêtres ne laissaient pénétrer qu'un mince halo de lumière.

— Il se passe un truc ! s'exclama PétuniaLove, les yeux toujours rivés sur son téléphone. Le Président veut parler aux Français.

— Qu'il démissionne, ce nazi, lâcha Marie-Mireille.

À suivre...



Emmanuel Macron s'exprimait depuis ce qui restait du Palais de l'Élysée. Derrière lui, entre deux drapeaux déchirés, français et européen, on voyait le jardin présidentiel dévasté, des arbres centenaires couchés, la pelouse trouée, un carnage qui n'était pas sans rappeler la grille de rentrée de France Inter.

— Mes chers compatriotes, dit le Président, mes chères météorites, j'ai entendu votre colère. Vous avez exprimé avec force un désir de changement. Je l'ai entendu. Paul Ricœur disait que ce qui arrive est toujours autre chose que ce que nous avons attendu. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui. Croyez-moi, je suis conscient qu'il n'est pas simple de traverser l'espace glacial pendant des millions d'années pour ensuite se désagréger dans l'atmosphère terrestre en quelques secondes, juste avant de percuter le sol. Je comprends parfaitement ce que vous ressentez et afin de répondre à votre inquiétude, il est de mon devoir de vous apporter une réponse à la hauteur de votre détresse. C'est pourquoi je vous invite, dès la rentrée, à reprendre les rênes de la démocratie en participant à La Grande Réunion Citoyenne. Un site internet sera créé pour l'occasion et vous pourrez, librement, exprimer vos souhaits, tous vos souhaits, rien que vos souhaits. De plus, devant l'urgence des événements, et afin de lutter contre d'éventuelles prochaines catastrophes naturelles, il conviendra de supprimer cent mille postes de fonctionnaires dans les secteurs inutiles, comme les hôpitaux, les écoles et la justice. Confucius disait qu'il vaut mieux allumer une chandelle que de maudire l'obscurité. Ne maudissons pas l'obscurité. Allumons la chandelle de l'espoir. Vive la République, vive la France.

La Marseillaise n'avait pas fini de retentir que, déjà, tout le monde avait oublié le discours de Macron et s'en voulait d'avoir perdu du temps à le regarder, exactement comme pendant le générique de fin d'une mini-série américaine adaptée d'un bouquin d'Harlan Coben.

La journée fut occupée par les préparatifs. Jean était encore faible et Brendy lui intima de se reposer dans sa chambre pendant que les autres chargèrent le C15 avec des boîtes de conserve extraites de la délirante réserve que Marie-Mireille avait accumulé dans son abri

souterrain. Celui-ci contenait les produits indispensables à la survie en cas d'apocalypse : nourriture déshydratée, eau filtrée, comprimés d'iode, CD de Larusso...

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda PétuniaLove à Marie-Mireille, qui versait le contenu de bouteilles d'eau minérale dans des gourdes en métal.

— Jean va piquer une crise s'il voit qu'on utilise des bouteilles en plastique.

Elle lui tendit les bouteilles vides.

— Tiens, rends-toi utile. Va planquer ça dans le buisson, là-bas.

— C'est relativement éthiquement discutable, dit PétuniaLove, mais elle obéit quand même.

Telle la cote de popularité de Didier Deschamps, le soleil plongeait et, avec l'arrivée de la nuit, la température baissa légèrement. On ouvrit quelques boîtes de conserve, qui servirent de repas, puis les membres de la petite équipe trouvèrent chacun un lieu où dormir.

— Je ferai peut-être mieux de rester près de vous, dit Brendy à Jean. Vous êtes blessé. Ce n'est pas prudent de rester seul, cette nuit.

— Oui, vous avez peut-être raison, répondit Jean.

— N'importe quoi, intervint Marie-Mireille. Sa chambre est juste à côté de la mienne. La cloison est tellement fine que j'ai toujours tout entendu ce qui s'y passait. Le moindre bruit !

Jean devint tout rouge et fila dans sa chambre.

Cette nuit-là, si on exceptait *Olympics*, la nouvelle chanson d'Arielle Dombasle, aucune nouvelle calamité ne s'abattit sur le pays.

A suivre...



Quand Dominique démarra le C15 sans toit, il faisait déjà près de 40°C. PétuniaLove monta à l'avant et fixa un trépied à ventouses sur le tableau de bord sur lequel elle attacha son téléphone. Puis elle lança la diffusion d'un live intitulé « Get ready with me spécial road trip Perpignan » et commença à se maquiller en racontant un long épisode de sa courte vie.

Brendy et Jean attendaient Marie-Mireille pour la saluer avant le départ. Cette nuit de sommeil avait remis Jean sur pieds. Il avait à nouveau cet œil vif et cette stature imposante qui obligeaient Brendy à un douloureux effort pour ne pas le fixer en permanence en bavant.

La mère de Jean sortit de la maison vêtue d'une chemise et d'un pantalon de treillis, un sac sur le dos, un fusil en bandoulière et un revolver à la ceinture. Elle était coiffée d'une casquette de l'armée populaire chinoise, avec son étoile rouge flamboyant sur son front.

— Je vous remercie beaucoup pour votre accueil, dit Brendy. Votre fils est vraiment formidable.

— Tu parles, dit Marie- Mireille. J'ai tout fait pour élever John Connor et je me retrouve avec Hugo Clément.

— Merci maman, dit Jean. Sois prudente.

— Oui, faites attention, renchérit Brendy. Avec toute cette insécurité, il faut redoubler de vigilance.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? s'insurgea Marie-Mireille. Vous croyez pas que je vais vous laisser traverser tout seuls ce pays ravagé aux mains des extrême-centristes nazis. Je viens avec vous !

Et avant que quiconque put protester, elle avait déjà bondi à l'arrière de la camionnette et s'installait entre deux caisses de conserves. Jean et Brendy l'imitèrent, dépités, et Dominique appuya sur l'accélérateur.

Ils laissèrent derrière eux la pépinière Pépin, le village plus très féérique de Broutigny-le-Fort, et prirent la route du sud sous un soleil de plomb.

— Elle est vraiment géniale, notre petite équipe, lança PétuniaLove après quelques kilomètres, mais elle manque un peu de diversité. À part Dominique, qui est non-binaire, on est un peu tous des cis hétéros blancs.

— Dominique non-binaire ? s'étonna Brendy. C'est la personne la plus binaire que j'aie jamais rencontrée !

— Oui, confirma Dominique.

— Non mais je veux dire, c'est pas possible. Dans la vraie vie, il y aurait forcément un homosexuel et une personne racisée avec nous.

— Mais, on est dans la vraie vie ! On va quand même pas prendre un Noir en stop pour respecter les quotas.

— Si, justement, je me disais que ce serait bien. Il reste une place avec vous, derrière. Dominique, si tu vois un magrébin, ou même un Antillais, arrête-toi, ce serait mignon. Et si c'est une femme, ou un trans, ce serait encore mieux. C'est toujours très enrichissant l'intersectionnalité.

— Tiens, dit Jean, en parlant d'intersection, puisque Nevers est détruite, il faudrait peut-être tourner à la prochaine.

— Oui, dit Dominique.

À suivre...



*L*es paysages calcinés succédèrent aux visions de dévastation, dans une France que rien ne semblait épargner depuis la dissolution de l'Assemblée nationale. Le soleil frappait fort, obligeant les passagers du C15 sans toit à se confectionner des ombrelles de fortune avec tout ce qu'ils trouvaient. Marie-Mireille avait emporté une pile de programmes du Nouveau Front Populaire, pour éventuellement tracter sur le chemin, mais ils étaient beaucoup trop minces pour protéger du soleil et il fallut utiliser d'autres matériaux. Heureusement, à proximité de Decize, un cirque avait été pulvérisé par une météorite et après s'être assuré qu'aucun intermittent du spectacle revenu à l'état sauvage ne rôdait dans les parages, Jean récupéra un large lambeau de bâche jaune et rouge, qu'il tendit au-dessus de l'utilitaire.

À l'avant du véhicule, Dominique et PétuniaLove n'en profitaient pas, mais ça ne dérangeait pas l'influenceuse, qui se badigeonnait de crème solaire sponsorisée et produisait à la chaîne des stories en vantant les mérites, tout en souhaitant secrètement de ne pas cramer avant la fin du voyage.

Souvent, des cratères dans la chaussée obligeaient à de longs détours, à travers les champs et les bois, au milieu desquels Dominique zigzaguait avec aisance comme si tout était normal. Les coins d'ombre, ménagés par des bâtiments écroulés, ou la proximité de cours d'eau, étaient l'occasion de pauses pendant lesquelles les voyageurs se désaltéraient.

Brendy et Jean buvaient à la même gourde, et leurs doigts se frôlaient quand ils se la passaient avec un sourire complice. Chaque fois qu'elle repérait leur petit manège, Marie-Mireille intervenait et arrachait le récipient des mains de son fils en grognant :

— Allez, Roméo, on y retourne !

Pour tromper l'ennui, PétuniaLove essaya de proposer des jeux mais ses tentatives se heurtèrent à la mauvaise volonté des passagers.

— On pourrait jouer à « ni oui, ni non » !

— Non, dit Dominique.

Puis elle se demanda quel genre de musique pourrait plaire à une équipe aussi paradoxalement hétéroclite et lança *Rehab*, d'Amy Winehouse, sur son enceinte Bluetooth.

Marie-Mireille fit la grimace.

— Vous aimez pas ? demanda PétuniaLove.

— Bah, dit Marie-Mireille. Amy Winehouse, avec sa voix grave de caneton fumeur de Gauloise sans filtre, c'est un peu la Patricia Kaas britannique. Son seul génie, c'est d'être morte à temps. Sinon, aujourd'hui, tu la verrais en mini-concert dans la galerie marchande du Auchan de Mâcon.

PétuniaLove se renfrogna et, sans musique, ils mirent toute la journée à rallier Moulins, dont le panorama éventré apparut dans les ombres longues du soleil couchant. Plutôt que de tenter une traversée hasardeuse de l'agglomération chiraquienne, ils entreprirent de contourner la ville et se retrouvèrent dans une zone pavillonnaire, trouée d'impacts de météores et de piscines idiotes.

— Regardez-moi ça, grinça Marie-Mireille. Toute cette saloperie de classe moyenne se paie des jardins, des dépendances, des 4x4, des quads, et après ils viennent chialer parce qu'ils peuvent pas boucler leurs fins de mois. Je te taxerai ça à 90%, moi !

— Si on ne donnait pas autant d'aides sociales aux profiteurs du système, on n'aurait pas besoin de taxer, rétorqua Brendy.

Jean intercepta in extremis la boîte de conserve que sa mère venait de jeter à la gueule de la Perpignanaise.

— Oh ! dit-il, pour changer de sujet. Ces haricots verts sont périmés depuis avril 2012.

— Les Verts sont périmés depuis bien plus longtemps, dit Marie-Mireille.

Un silence lourd de sens s'installa à l'arrière du véhicule tandis qu'à l'avant, Dominique cherchait un endroit calme et sûr pour se garer et que PétuniaLove répondait en direct à ses followereuses sur le thème : « en cas de fin du monde, peut-on exceptionnellement remettre nos jeans taille basse ? »

À suivre...



A

près avoir ouvert une dizaine de boîtes de conserve qui dégageaient à peu près la même odeur que la tenue d'académicien d'Alain Finkielkraut, Marie-Mireille finit par reconnaître que son stock de survie n'était peut-être pas comestible et qu'il allait falloir trouver un autre moyen de se nourrir.

Dans le lotissement désespérément anodin, des enfants jouaient au foot au milieu de la rue, des quadragénaires bedonnants tondaient leur pelouse calcinée et les effluves de viande grillée aux herbes de Provence indiquaient l'organisation d'un barbecue tout proche, à moins que ce ne soit la senteur d'une famille varoise en train de se consumer. Le quotidien estival n'était en rien affecté par les dégâts causés par la pluie de météorites.

Blottie dans un transat orange fluo, une femme d'une trentaine d'années prenait un immense plaisir en lisant *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea, un morceau de roche de la taille d'un melon incrusté dans son crâne, son cerveau coulant sur son épaule, le visage couvert de sang coagulé. Elle saisit son téléphone et commença à rédiger une critique dithyrambique sur Babelio.

Plus loin, Marie-Mireille repéra un couple qui déchargeait le coffre de sa Nissan Qashqai, dont les quatre pneus étaient crevés.

— Ils ont de quoi nourrir un régiment, dit-elle en armant son Glock 23. On va leur apprendre le concept de répartition des richesses.

Le petit groupe se dirigea vers les Moulinois et les aborda avec un sourire moyennement naturel. Sous la menace des armes, ils acceptèrent volontiers de partager leur nourriture avec les voyageurs, épiés depuis le fond du jardin par un adolescent d'une quinzaine d'années.

— C'est votre fils ? demanda Brendy. Ou votre fille ?

— Heu... répondit la mère. Attendez voir. On est quel jour ?

— Jeudi, fit Jean.

— Oui, le jeudi, c'est ma fille. Franchement, je m'y perds.

— C'est relativement carrément transphobe ce que vous dites, intervint PétuniaLove.

— Ouais, j'aimerais bien vous y voir, vous, renchérit le père. Avoir un enfant gender fluid bi-quotidien, c'est pas si facile.

— C'est quoi, ce truc ? demanda Brendy.

— Bah notre enfant, dit la mère, est une fille ou un garçon, un jour sur deux. Je vous explique pas le bordel avec les lessives.

— Et la période de transition, vers 22 heures, c'est pas évident, non plus, ajouta le père. Et bien sûr, la détransition, le lendemain. Je vous fais pas de dessin. En plus, ils sont très sensibles, tous les deux.

Soudain, des cris larmoyants éclatèrent derrière la maison.

— Non, c'est pas vrai, fit la mère, consternée. Je suis sûr que le voisin vient encore de mégenrer mon fils... heu, ma fille ! Oh, et puis merde... Ethan !

Elle partit en courant tandis que les pleurs redoublaient et que Marie-Mireille chargeait les bras de Dominique de victuailles pour le repas du soir.

A suivre...



Als mangèrent à l'arrière du C15, où il y avait de la place, maintenant que les boîtes de conserve avaient été évacuées. Jean les avait laissées sur le trottoir avec un mot précisant qu'il s'excusait de n'avoir pas eu le temps de le faire mais qu'il était nécessaire d'ouvrir les conserves une à une, d'en déposer le contenu dans un composteur et la boîte métallique dans les bacs jaune de recyclage, merci.

— Je trouve cette situation très gênante, dit Brendy en mordant dans un morceau de pastèque. On est un peu des profiteurs sociaux. J'ai l'impression d'être une immigrée qui touche des allocations avec des cartes Vitale volées.

— De toute façon, dit Marie-Mireille en rigolant, vous, à Perpignan, vous êtes tous à moitié arabes, non ? Quand est-ce que la ville a été reprise aux Sarrasins ? 1996 ?

— Mais n'importe quoi, c'était au 8^e siècle !

— Maman, intervint, Jean, arrête de taquiner Brendy sur ses origines, sinon je ressors la déclaration de patrimoine de Mélenchon.

Marie-Mireille grommela et sortit du véhicule en claquant la demi-porte.

— Il y a une nouvelle appli sympa, dit PétuniaLove pour détendre l'ambiance. C'est comme GoogleMaps mais ça donne un itinéraire qui évite les zones irradiées par la fusion des réacteurs nucléaires qui se sont pris des météorites. Ah, tiens d'ailleurs, il vaudrait mieux ne pas retourner dans l'Yonne avant... 2082.

— Vous pourriez vous installer à Perpignan, réagit immédiatement Brendy, des étoiles radioactives dans les yeux.

Mais Jean n'écoutait pas. Son attention était accaparée par sa mère, plantée au milieu de la rue, mordillant un morceau d'Emmental par pure provocation, sachant que l'absorption d'un produit conçu à partir de l'exploitation d'un animal foutrait son fils en rogne. Et en effet, Jean bondit à son tour hors du C15.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Brendy en courant derrière le jeune homme.

— Il est hors de question que tu fréquentes cette fille, râla Marie-Mireille, quand Jean l'eut rejointe.

— N'importe quoi, s'offusqua Jean. On est juste amis !

— On est juste amis ? s'inquiéta Brendy, qui venait d'arriver.

— Te fous pas de moi, gronda Marie-Mireille. Tu crois que je vous vois pas, tous les deux, à vous renifler et à vous tourner autour. On dirait Francis Lalanne et Dieudonné ! Moi vivante, mon fils ne fourrera pas sa...

Personne n'entendit la suite de sa phrase, car un bruit terrible se mit à gronder, accompagnant la vibration phénoménale du sol. Brendy, Jean et Marie-Mireille tombèrent à genoux, tandis que, plus loin, le C15 tremblait furieusement sur ses amortisseurs. Et il n'était pas le seul. Tout tremblait, craquait et s'effritait. Sous la violence du séisme, les pavillons qui n'avaient pas été détruits par la pluie de météores commencèrent à s'écrouler les uns après les autres, comme les candidats du NFP au poste de Premier Ministre. La terre était prise de convulsions, entraînant l'effondrement de tout ce qui s'y trouvait. Les pylônes électriques s'écrasaient au sol, dans des gerbes étincelantes, les vérandas éclataient en mille morceaux coupants, et de monstrueuses failles s'ouvraient dans le bitume, au fond desquels les Audi et les Mercedes bien astiquées plongeaient en ouvrant leurs airbags ridicules, des alarmes antivol appelant vainement des propriétaires écrabouillés sous les briques réfractaires de leurs barbecues.

L'horreur fut à son comble quand Jean vit la route se craqueler en son milieu et un gouffre béant avaler, comme deux Apéricubes, Brendy et Marie-Mireille. Il courut dans leur direction aussi vite qu'il put mais tomba à trois reprises, à cause des vibrations et de la forte inclinaison du sol.

À quelques mètres de là, Dominique avait démarré le C15 et accélérât à fond pour l'empêcher de basculer dans une autre faille. Les pneus crissaient sur le goudron pendant que PétuniaLove, du bout de sa perche à selfie, filmait la scène avec un filtre PastelSparkles, pour ne pas trop effrayer ses followereuses sensibles.

Au prix d'un effort aussi pénible que la lecture d'un roman de Leïla Slimani, Jean finit par atteindre le bord du trou et s'allongea pour examiner l'intérieur.

La cavité n'avait pas de fond et ne présentait qu'une terrible obscurité dont on imaginait qu'elle menait aux entrailles de la planète, ou à l'abîme dans laquelle reposait la dignité de Bruno Le Maire. La terre tremblait encore. Une Porsche Cayenne fut précipitée dans le précipice, avec son conducteur qui ne comprenait rien, occupé à gueuler après son GPS qui lui demandait de faire demi-tour.

Jean se pencha un peu plus, et son regard fut attiré par un détail, ou plutôt vingt détails. C'étaient les vingt doigts de sa mère et de Brendy, toutes les deux agrippées à une anfractuosité de la paroi, les pieds dans le vide, suspendues au-dessus des ténèbres fatales.

— Jean, sauve-moi ! criait Marie-Mireille. Je vais lâcher !

— Jean, sauvez-moi ! criait Brendy. Je vais lâcher !

Alors Jean tendit le bras.

A suivre...



SM arie-Mireille lâcha prise et disparut en silence dans les profondeurs du gouffre pendant que Jean hissait Brendy sur le rebord.

— Mon dieu, c'est horrible ! dit la Perpignanaise.

— Oui, renchérit PétuniaLove, vous avez vu ça ? On n'a plus de réseau ! Le séisme a dû péter les antennes relais.

La terre ne tremblait plus, à présent. La colère catastrophique de la nature s'était apaisée, comme si le sacrifice de Marie-Mireille l'avait rassasiée. Le soleil disparut sous l'horizon et toute la scène se teinta d'une lueur rouge sang.

La zone pavillonnaire n'était plus qu'un tas d'éboulis parcourus de béances noires, un paysage aussi triste et désolé qu'Aurélien Tchouaméni après son tir au but manqué contre l'Argentine. Dans les cuisines éventrées, dans les jardins détruits, les animaux domestiques en avaient déjà marre de pleurer leurs maîtres et maîtresses et entreprenaient de les bouffer, des caniches bouloquant les cuisses de riches agentes immobilières, des labradors mastiquant le ventre grasseux de fonctionnaires de catégorie A, payés à jouer au démineur sur Windows XP.

Une larme glissa sur la joue de Jean, dont le regard se perdait dans les ténèbres de la faille. Brendy posa sa main sur son épaule musculeuse. Dans les feux du crépuscule, abattu par la tristesse, il n'en était que plus désirable.

— Une mère de perdue, dix de retrouvées, dit Brendy.

— Hein ?

— Non, rien, désolée. Je sais jamais trop quoi dire dans ce genre de situation. C'est pas évident.

Le moteur du C15 ronfla. Dominique le manœuvra jusqu'à un endroit relativement plane, serra le frein à main et s'installa pour la nuit. Les autres l'imitèrent, tout en sachant qu'il leur serait difficile de trouver le sommeil après autant d'événements traumatiques.

La nuit tomba, les grillons se mirent à striduler, les chouettes à hululer et les habitants du lotissement à gémir sous les débris, en un concert que Jean trouva terrible et magnifique, car la nature est ainsi. Il sombra dans le sommeil.

Brendy le regarda dormir plusieurs heures, dans l'infime luminosité lunaire, n'en revenant pas que cette si belle créature lui ait sauvé la vie tout en sacrifiant celle de sa propre mère, qui certes, était Mélenchoniste, mais quand même.

Minute après minute, elle se rapprocha de lui, pour mieux voir son visage angélique, pour mieux entendre le souffle discret qui s'échappait d'entre ses lèvres appétissantes. Elle posa sa main sur sa tête, sentit la douceur de ses cheveux soyeux, et commença à lui caresser avec tendresse, tandis qu'un frisson chaud montait en elle. Durant ces minutes suspendues, plus rien n'avait d'importance, ni l'absence de majorité du RN à l'Assemblée, ni la double destruction du pays, ni l'annulation probable du cycle de conférences de Michel Onfray sur le thème « Peut-on aimer la France et haïr tous ses habitants sauf moi ? ».

Brendy abaissa son visage, sa bouche à quelques centimètres de la bouche de Jean. Ça lui tordait les cervicales mais le jeu en valait la chandelle. Elle se pencha un peu plus. Elle pouvait maintenant sentir l'haleine végétale du jeune homme. Elle ferma les yeux, et, soudain, une lueur bleutée la fit sursauter.

— Tu devrais pas faire ça, dit PétuniaLove, qui braquait son téléphone sur elle.

— Mais, heu, je fais rien, murmura Brendy. Je regardais juste s'il avait pas un grain de beauté asymétrique. Faut se méfier de ces trucs-là.

— Ouais, c'est ça. Alors soit t'es démarto, soit t'es victime du syndrome du prince charmant. Mais je t'assure que c'est pas ok. Embrasser quelqu'un qui dort, c'est pas romantique, c'est une agression sexuelle. Le consentement, ça te parle ?

— Oh, vous faites chier, les wokes. On peut plus rien dire, on peut plus rien faire !

Jean remua dans son sommeil.

— Hein ? Quoi ? marmonna-t-il.

Brendy lui passa la main sur le front.

— C'est rien, Jean, rendormez-vous, dit-elle.

Mais Jean émettait déjà un doux ronflement. PétuniaLove attendit que Brendy s'éloigne de lui avant d'éteindre l'écran de son portable et de se retourner sur son siège. Elle s'endormit à son tour, bientôt imitée par Brendy, qui croisait fort les doigts pour faire un rêve érotique bien salace. Au lieu de ça, elle fit un terrible cauchemar, dans lequel la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris se changeait en bulletin de propagande woke de quatre heures, bourré d'images blasphématoires, de « Français issus de l'immigration », de drag queens débridées, d'insultes à la monarchie et, pire que tout, de Juliette Armanet reprenant du John Lennon.

Brendy se réveilla en sueur, haletante, choquée, mais soulagée que ce ne fut qu'un mauvais rêve. Pourtant, une terreur s'empara à nouveau d'elle quand elle remarqua qu'un individu basané tournait autour du C15.

À suivre...



*J*ean fut tiré de son sommeil par de petites secousses et il pensa immédiatement qu'il s'agissait de répliques du tremblement de terre de la veille. Mais c'était seulement Brendy qui le remuait, une expression inquiète sur le visage.

— Jean, chuchotait-elle. Réveillez-vous !

Jean se redressa et s'étira.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, craignant l'arrivée d'un nouveau cavalier de l'apocalypse.

— C'est Dominique, dit Brendy, tout bas. Regardez son visage.

À quelques mètres du véhicule, Dominique sirotait un café dans un mug, l'un et l'autre probablement dérobés dans les décombres du quartier.

— Qu'est-ce qu'il a, son visage ? demanda Jean.

— Vous ne voyez pas ? Sa peau. Elle est toute brune.

— Bah oui, dit Jean. Le soleil tape, et ils ont pas de bâche à l'avant du C15.

— Non, non, gronda Brendy. C'est pas un bronzage normal, ça. C'est autre chose. C'est pire.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? s'énerma le jeune homme.

— Jean, dit Brendy. Faites un effort, voyons. Regardez mieux. C'est pas Dominique. C'est un Arabe !

Jean ouvrit de grands yeux mi-amusés, mi-consternés, mi-effrayés, ce qui fait trois moitiés, mais au point où on en est, on va pas chipoter.

— C'est horrible, continua Brendy. Je pensais pas que ça irait si vite, mais ça y est. C'est le grand remplacement.

— Vous pensez que pendant la nuit, quelqu'un a grand remplacé Dominique par un Arabe ?

Brandy prit un air grave, affligé et légèrement méprisant, comme une boulangère à qui vous demandez une baguette, un dimanche, après 9h30 du matin.

— J'en ai bien peur.

— Il faut peut-être pas être si catastrophiste, dit Jean. Si ça ne concerne que Dominique, c'est juste un petit remplacement.

Brandy afficha un large sourire et passa le revers de sa main sur la joue de Jean.

— Vous êtes d'un tel optimisme, fit-elle. Vous savez toujours trouver les mots pour apaiser mes craintes.

Et pendant qu'une force irréfragable les rapprochait l'un de l'autre, leurs yeux aimantés, leurs mains soudées, Dominique, ou qui que ce fut, monta à bord du C15 et le démarra. Brandy ferma les yeux, chassa l'idée que cette personne était peut-être un chauffeur Uber qui leur facturerait la course, et attendit le contact des lèvres de Jean... qui ne vint pas.

— Elle, en tout cas, on peut pas dire qu'elle ait bronzé.

Brandy rouvrit les yeux. Jean désignait du doigt la petite forme recroquevillée sur la chaussée, une version blanchâtre de PétuniaLove, dont on jurerait qu'elle avait aussi rétréci et maigri. Ils s'approchèrent d'elle.

— Qu'est-ce qui vous arrive, encore ? demanda Brandy, avec une pointe d'agacement. Vous trouvez que ça manque de diversité, dans le quartier ? Ou, non ! Je sais : vous venez de comprendre qu'on ne peut pas utiliser le terme « cis » comme une insulte, sinon vous mettez dans le même sac toutes les lesbiennes, tous les gays, tous les bi, qui peuvent parfaitement être cis-genres, eux-aussi. Vous venez de réaliser que depuis des années, en disant « vous les cis ceci, vous les cis, cela », vous insultez les trois premières lettres de LGBT en croyant œuvrer pour leur cause ? C'est ça ? Ouais, si j'étais vous, moi aussi je me foutrais en boule par terre.

PétuniaLova ne répondit pas. Elle était relativement quasiment immobile, la tête sur le goudron, les yeux pleins de larmes braqués sur l'écran noir de son téléphone portable, dont son petit pouce essayait de faire défiler une page inexistante.

— Non, dit Jean, c'est pas ça. Je crois que ce qu'il lui arrive, c'est que, non seulement, le réseau n'a pas été rétabli, mais qu'en plus, son téléphone n'a plus de batterie. La pauvre, elle me fait penser à ce philodendron que j'ai offert à ma mère et qu'elle n'a jamais arrosé. Au bout de six mois, je l'ai retrouvé tout sec et rabougri dans le placard de la cuisine.

— C'est relativement déchirant, balbutia PétuniaLove, entre deux sanglots, alors que le C15 s'arrêtait à côté d'eux.

— Salut, Dominique, dit Jean.

— *Assalamu alaykum*, dit Dominique.

A suivre...

Avertissement

En raison du marasme narratif dans lequel s'est enfoncé ce feuilleton et du fait du départ en vacances de son auteur, lequel aurait déclaré que « l'idée d'une interruption du travail a été validée aussi bien par Dieu que par la CGT », la production de *Une romance catastrophique* a confié la création des derniers épisodes à DonaldTrope, une intelligence artificielle spécialisée dans la résolution de conflits narratifs. Merci de votre compréhension.



En réalité, Dominique n'avait pas dit bonjour en arabe. Dominique n'avait d'ailleurs rien dit du tout. Brendy et Jean avait simplement été victimes d'une hallucination auditive collective, ce qui arrive souvent avec les individus qui font une fixation sur un sujet et se mettent à voir, entendre ou sentir l'objet de leur obsession, par exemple des revenants, du camembert, Taylor Swift ou Gabriel Attal. Heureusement, Jean s'était souvenu de ce phénomène avant que la situation ne dégénère, Brendy criant déjà « Au voleur » en tambourinant sur le capot du C15. Quand elle eut repris son calme, ils chargèrent donc ce qui restait de PétuniaLove dans le véhicule et se mirent en route vers le sud.

La camionnette traversa une France si dévastée que les survivants en oubliaient, pour la plupart, d'être un tiers racistes. L'état de PétuniaLove ne s'améliorait pas. La pauvre enfant dépérissait chaque minute un peu plus, à mesure qu'elle prenait conscience que l'absence de réseau touchait la totalité du territoire, et peut-être même le monde. Et puis, comment savoir ? Sans Tiktok, ni X, ni Insta, comment être au courant de ce qui se passait ailleurs ? Et pire, comment raconter au reste de l'Humanité ce qu'on était en train de faire ? C'était donc ça, la vie au XXe siècle ? Cette solitude relativement absurde ? À quoi bon vivre si personne n'était le spectateur de notre quotidien ? Ainsi, elle se laissait mourir.

De temps en temps, Jean et Brendy essayaient de distraire la jeune femme.

— Pourquoi tu dis toujours « relativement » ? demanda Jean.

Cela sembla revigorer PétuniaLove relativement temporairement.

— Parce que nos opinions sont relatives, répondit-elle. Ton jugement dépend de ton point de vue et de tes biais d'interprétation. Il n'y a aucune chance pour que tu dises quoi que ce soit d'objectif. Jamais.

Brendy soupira, les yeux au ciel, en se jurant de ne plus jamais poser de question à cette cinglée, mais Jean ne baissa pas les bras et fit son possible pour que PétuniaLove ne dépérisse pas.

— J'ai une devinette, dit-il. Tu sais comment on appelle un islamo-gauchiste qui se met à internet ?

PétuniaLove fronça les sourcils. Son premier réflexe fut de chercher la réponse sur Google mais elle éclata en sanglots en réalisant que c'était impossible.

— Un e-woke, dit Jean. Mais voyons, arrête de pleurer, un e-woke ! C'est rigolo, non ? Ewok ? e-woke ? T'as compris ?

PétuniaLove fut prise d'un hoquet renifleur qui vira en crise de nerfs spasmodique pendant que Jean essayait d'imiter les créatures poilues du *Retour du Jedi*.

Ils traversèrent Clermont-Ferrand, dont il ne restait guère que quelques briques et des tas de pneus Michelin brûlés. PétuniaLove paraissait toujours plus faible, incapable désormais de lever la tête et parvenant à peine à articuler des mots.

— Jean, dit-elle. Est-ce que je suis en train de mourir d'une mort tragique ?

— Je sais pas trop, répondit Jean. Tu meurs parce que t'as pas internet depuis cinq heures, alors non, pas vraiment.

— Ouf, souffla PétuniaLove dans une ultime expiration. Je suis rassurée. Au moins, je finirai pas dans une chanson de Calogero.

Sur quoi, son regard se figea, les tremblements de ses doigts cessèrent, et elle mourut relativement.

— Oh ! Regardez, dit Brendy. Les volcans d'Auvergne !

En effet, au loin, les dômes majestueux de la chaîne des Puys s'élevaient, insensibles au sort des humains et d'une petite influence qui venait de rejoindre son Créateur de contenus.

— Mais, les volcans, demanda Jean, c'est normal qu'ils fument ?

— Non, dit Dominique.

À suivre...



*L*es volcans de la chaîne des Puys n'étaient pas entrés en éruption depuis 8000 ans, ce qui, à l'échelle géologique, ne laissait même pas le temps de se préparer un mojito. Autant dire que les volcans d'Auvergne étaient endormis en apparence mais demeuraient souterrainement en activité, à l'instar d'un gouvernement démissionnaire pour lequel on aurait pas encore désigné de successeur.

Le premier sommet explosa en éjectant pierres, lave, troupeaux de moutons et gîtes Airbnb à des centaines de mètres dans les airs, vite imité par ses voisins, dont les remontées magmatiques firent éclater leurs dômes herbeux en tous sens. Le C15 roulait déjà tant bien que mal sur le sol tremblant et troué, mais Dominique dut aussi éviter les débris fumants et incandescents qui s'écrasaient sur la chaussée.

La lave ne se contentait pas de couler depuis le sommet des volcans, mais surgissait aussi des failles ouvertes par le récent séisme. De longues langues orangées léchaient les pelouses, le bitume, engloutissaient les maisons, carbonisaient les voitures qui se trouvaient sur son chemin. En quelques minutes, le paysage verdoyant s'était changé en une sorte de chambre du CROUS au mois d'août, c'est-à-dire en fournaise étouffante puant le soufre.

Alors qu'ils traversaient un village, Jean et Brendy virent, sur un trottoir défoncé, un groupe d'enfants d'une dizaine d'années portant des chasubles bleues, guidés par deux animatrices de ce qui devait être le centre de loisirs du coin.

— Allez, les enfants, dit une chaperonne. On avance !

— Mais madame, ça brûle, fit un petit garçon, sautillant sur un bout de béton en fusion.

— Et alors ? Vous croyez que dans la vie, tout vous tombera toujours tout cuit dans le bec ?

— Madame, dit une petite fille. c'est Émilien qui est tout cuit, là.

En effet, l'autre gamin qu'elle pointait du doigt ressemblait à l'une de ces merguez qui tombe entre les grilles du barbecue et qu'on ne peut récupérer qu'à la fin, noire et craquante, un peu comme Omar Sy (cette blague, il est vrai, étant relativement modérément raciste, mais on peut se permettre de la faire puisque PétuniaLove n'est plus là pour nous le reprocher).

Brandy fixa Jean d'un air entendu.

— Ne me dites pas que c'est seulement un sentiment d'insécurité, là. Avouez que la France est vraiment devenue un lieu dangereux.

Dominique slaloma entre les coulées de lave, les gouffres dans le sol, les morceaux de montagne qui atterrisaient devant le C15 et chercha, en altitude, un endroit où la violence catastrophique était moins prononcée. À l'arrière, Jean et Brandy se soutenaient l'un l'autre, s'empoignant, se frôlant, se cognant, dans une pantomime érotique qui leur faisait oublier la fin du monde.

Ils atteignirent le haut d'une falaise qui s'était formée suite à l'éclatement d'un flanc de colline. Tout autour d'eux, la lave progressait, dégoulinait et montait, recouvrant maintenant des villages entiers dont on ne distinguait plus que les clochers, en haut desquels les girouettes en forme de coq gesticulaient dans les vents sulfureux comme un feuilleton de Noël de l'été.

Dominique arrêta le C15 et descendit pour contempler le panorama apocalyptique. Brandy et Jean firent de même.

— Bravo, Dominique, dit Jean. C'était une sacrée course. Comment tu vas ?

— Je vais bien, merci, dit Dominique.

Brandy sursauta.

— Mais, s'étrangla-t-elle, vous savez dire autre chose que oui ou non ?

— Oui, dit Dominique.

— Mais alors pourquoi vous le faites pas ?

— Parce qu'on ne me pose que des questions fermées, qui n'appellent pas de développement superfétatoire. Par conséquent, je me contente d'exprimer une opinion que mes interlocuteurs, le plus souvent, n'écoutent pas, ou dont ils ne tiennent pas compte, parce que les sociétés, aujourd'hui, sont polarisées, et n'opposent que deux factions qui ne s'écoutent plus, les oui et les non, les noirs et les blancs, les rouges et les bleus, le PSG et l'OM, si bien que le débat ne laisse plus de place au gris, au flou, au trouble, et impose de choisir son camp, de ne plus parler mais d'exercer toutes formes de violences sur le camp adverse, parce que l'incertitude terrifie et qu'il n'y a rien de plus effrayant que de porter son amour sur un être ou un objet indistinct. Comment aimer, si la nature de ce qu'on aime est fuyante ? Comment préférer ceci à cela si ceci et cela change et mute ? Il vaut mieux vivre dans l'illusion que nous sommes des êtres monolithiques, que nous ne sommes composés que d'une valeur et qu'elle est immuable au cours du temps, ce qu'on appelle notre identité, définie, figée, claire, immédiatement reconnaissable, et continuer de nous voiler la face, ne pas réaliser que l'identité, au fond, ne sert qu'à une chose : à lever des armées.

Brandy avait baillé trois fois pendant ce monologue.

— Donc, vous allez bien ? demanda-t-elle.

— Oui, dit Dominique.

Sur quoi, Jean et Brendy virent leur camarade retourner à son véhicule, démarrer, enclencher la marche arrière, reculer d'une centaine de mètres, puis écraser la pédale d'accélération.

— Dominique ! cria Jean. Qu'est-ce que tu fais ?

Il n'obtint pas de réponse, que le grondement gazoléen du C15 qui passa près de lui, fonça vers le bord de la falaise, buta contre une énorme pierre qui fit office de tremplin et décolla au-dessus du précipice.

A suivre...



*L*a demi-camionnette Citroën décrivit une courbe de plusieurs centaines de mètres au-dessus des vallons éventrés et des coulées de lave meurtrières.

— Zut, dit Brendy. On lui a même pas demandé si c'était une fille ou un garçon.

Et alors que le véhicule perdait de la vitesse et commençait à tomber, la bâche de cirque bicolore fixée à l'arrière se déploya tel un parachute et Dominique plana tranquillement pendant encore plusieurs dizaines de secondes. Puis, le C15 se posa avec fracas dans le bas de la vallée, sur ce qui ressemblait à une route mais qui était en fait une longue traînée de magma en fusion. Brendy et Jean virent le véhicule accélérer, les pneus fumants. Contre toute attente, Dominique ne fondit pas et parvint à piloter jusqu'à un endroit sûr, avant de disparaître au loin.

— On dira ce qu'on voudra, fit Jean, c'est vraiment increvable, un C15.

Un bruit tonitruant fit vibrer la falaise dont un morceau venait d'éclater, libérant des tonnes de lave un peu plus haut. En quelques instants, Brendy et Jean se retrouvèrent cernés par la roche magmatique. Une fournaise en haut, une fournaise en bas, le vide de chaque côté : ils étaient pris au piège. C'est là que Brendy tenta le tout pour le tout en utilisant une ruse ancestrale.

— Il fait chaud, vous trouvez pas ? dit-elle en tirant sur le col de son débardeur. On pourrait peut-être retirer nos habits.

— C'est dingue, dit Jean, comme s'il n'avait pas entendu. Ça fait vraiment penser à la fin du *Seigneur des Anneaux*, quand Frodon et Sam ont détruit l'anneau et qu'ils pensent que tout est perdu au milieu d'un océan de lave. Mais... regardez !

Jean montrait un petit point dans le ciel, un volatile qui s'approchait d'eux. Brendy s'en moquait et fit tomber son débardeur qui se consuma immédiatement sur le sol brûlant.

— Les aigles ! cria Jean. Les aigles viennent nous sauver ! Comme dans le livre !

Brendy n'écoutait pas un mot de ce que racontait Jean. Elle s'affairait déjà sur la fermeture éclair de son bermuda.

— Ah non, corrigea le jeune homme. C'est pas un aigle, c'est un faucon pèlerin. Et il tient quelque chose dans ses serres.

Le volatile passa au-dessus des tourtereaux et largua un bout de tissu scintillant qui atterrit dans les mains de Brendy. C'est là que Jean remarqua qu'elle était en sous-vêtements.

— Mon chouchou, dit-elle.

— Oui ? dit Jean, à présent hypnotisé par la peau halée et le regard de braise de Brendy.

Celle-ci balança au feu le chouchou serti de faux diamant, fit un pas en avant et se colla contre le pépiniériste, qui sentit les deux globes fermes de ses seins s'aplatir sur son torse.

— Ça sent le sapin, fit Brendy.

— Oui, répondit Jean. C'est à cause de mes habits. Impossible de faire partir cette odeur.

— Non, je veux dire, nous sommes condamnés. Il n'y a plus aucun moyen de s'en sortir à présent. Il faut profiter de nos derniers instants.

Pendant qu'elle parlait, elle faisait glisser ses doigts sur la poitrine de Jean et dégrafait les boutons de sa combinaison tandis que la lave se rapprochait, imperturbable. La chaleur était suffocante mais nos héros ignoraient si c'était dû à la proximité du magma, au réchauffement climatique ou au désir brûlant qui dévorait leurs corps à peine vêtus.

Soudain, une petite boule blanche se posa sur la main de Brendy, puis une deuxième, et une troisième. Elle leva la tête.

— Oh, s'émerveilla-t-elle. Il neige.

— Vous êtes sûre que ce ne sont pas les cendres de ce pays désolant que la nature a enfin renvoyé à son état primordial ?

— Mais non, Jean, regardez. Ce sont de jolis petits flocons, comme dans une romance de Noël. C'est un signe, vous ne croyez pas ?

Brendy approcha son index du visage de Jean et lui déposa un flocon sur le nez. Jean sourit et saisit la main de Brendy. La lave n'était plus qu'à quelques centimètres de leurs pieds et ils se serrèrent un peu plus l'un contre l'autre, alors que des milliers de flocons flottaient romantiquement autour d'eux. En même temps, une mélodie tintinnabulait, et on pouvait presque reconnaître un chant de Noël alors que ce n'était que le son de bouts de roches changés en cristaux qui s'entrechoquaient alors que la terre les régurgitait.

— Finalement, dit Jean, il y a peut-être du bon dans ce dérèglement climatique.

— Quant à moi, ajouta Brendy, j'ai été une vilaine fille. Je crois que je mérite une bonne écologie punitive.

Alors, comme un pied de nez au destin, qui les réunissait au moment où il les détruisait, ils se mirent à rire tous les deux, dans les bras l'un de l'autre, les yeux plongés dans les yeux, leurs peaux ruisselant à l'unisson. Ils sentirent à peine la lave qui leur léchait les pieds et carbonisait leurs chairs.

Enfin, faisant fi de ce monde qui mourait, seulement portés par la ferveur de leur passion, leurs yeux se fermèrent, leurs lèvres se rapprochèrent, et ils s'embrassèrent.

Et ils s'embrassèrent.

Fin